ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Seine, Seine-et-Oise	5 fr.	9 fr.	18 fr.
France, Colonies	6 »	12 »	24 »
Etranger	8 »	15 »	30 »

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois

Edition de Paris

Le Petit Journal

Six heures du matin

5 cent. — STÉPHEN PICHON, Président, Directeur politique — 5 cent.

LUNDI 29 MAI 1916
150 — ROGATIONS — 216
54me ANNÉE (NUMÉRO 19.512)

ADMINISTRATION, RÉDACTION ANNONCES, 61, rue Lafayette, PARIS (9e)

TÉLÉPHONE
Rédaction..... Gut. 01-76 — 01-77 — 01-78
Administration Gut. 01-67 — 01-74 — 01-75

AVEC L'ARMÉE D'ORIENT

SARRAIL
au milieu de ses troupes

(*De notre envoyé spécial*)

Salonique, ... Mai. — Moi, disait un jour le général Sarrail, je n'ai pas de revue sur la conscience, je sais trop ce que c'est que l'astiquage des boutons.

Si le général ne fait pas aligner ses hommes pour leur mesurer la longueur des poils, en revanche il prend son auto et s'en va leur adresser la parole au hasard des chemins et des champs.

Ce matin à cinq heures, il quittait



(Cl. *Petit Journal*.)
Le général SARRAIL (*debout*) **écoute le rapport d'un officier**

son quartier pour la route de Serrès. Je l'ai rencontré.

Sarrail est de haute taille, il ne la redresse pas, il est fin de silhouette et de traits. Ses cheveux sont gris perle et frisent en l'air. Ses yeux sont bleus, son regard vif. Quand il se tient dans une attitude familière il a les mains dans ses poches ; à l'abord il est d'allure réservée, il n'appelle pas l'expansion et l'on n'est pas son ami parce qu'on le lui dit. En revanche, quand on l'est, on n'a pas besoin de le lui dire.

Il est froid, clair, entier dans son coup d'œil. Son coup d'œil lancé, son but saisi, il se décide et quand il a décidé, résolument l'œuvre commence. Elle va silencieuse et tenace. Une fois son esprit fixé, ce qui lui importe c'est ce qu'il fait, non ce que l'on pense de ce qu'il fait. On peut venir lui dire : « Voilà ce qu'il faudrait faire » il ne répondra pas que c'est ce qu'il fait, il se contentera de vous dire : « Avez-vous fait un bon voyage ? » Quand il a voulu, c'est dit. Son œuvre se poursuit calme, méthodique, sûre, tout y collabore. Petites choses, vous n'êtes plus petites dès que vous êtes apparentées de loin ou de près au résultat total. Le chef se penche sur vous, vous regarde, vous retourne comme si vous aviez une grande importance. Chaque pensée, chaque acte, chaque geste est un apport quotidien à la somme qu'il doit amasser et la journée qui vient ajoutera à la journée précédente, car il ne se fie pas à l'intensité de la dernière heure. Persévérant et volontaire, de l'aube à la nuit et pendant la nuit aussi il laboure son champ ; sa charrue grince parfois sur les pierres et dévie, quand elle grince il la laisse grincer, quand elle dévie il la repose à côté et... hue ! les bœufs !

Parmi ses « Poilus »

Il était bien maintenant cinq heures vingt. L'auto filait son fanion claquant. Les soldats, sur le bord de la route, soit qu'ils se rasent, ou quoi qu'ils fassent tendaient la tête ; comme ils ne voyaient pas distinctement, on comprenait à leur façon de regarder qu'ils se disaient « Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ? » Ceux qui devinaient saluaient, ceux qui ne devinaient pas, après un temps d'arrêt, reprenaient placidement le raclage de leurs joues.

Les kilomètres passaient. Les enfants grecs se rangeaient militairement, les enfants grecs aiment beaucoup les gestes militaires, ils se mettent au garde à vous, portent la main à leur cheveux, suivent les armées.

Et des régiments avançaient sur la route.

Sarrail faisait arrêter sa voiture, descendait. Il était ce matin d'humeur rose. Il avait les mains dans ses poches et la grâce sur la figure. Par contre quand vous le voyez absorbé et qu'il élève la voix et qu'il devient rouge, il vaut mieux attendre et repasser un autre jour. Mais aujourd'hui tout va. Il regarde ses soldats :

— Ça tire ?

— Ça tire un peu.

Il remonte en voiture.

— Ah ! mais ! fait-il, voilà qu'ils me cassent des arbres, pas de ça ! Moi je suis Méridional, je sais trop avec quelle peine ils repoussent. Il ne faut pas non plus qu'ils m'abîment les tombes des Grecs. Je vais leur dire ça », dit-il toujours de son humeur rose.

Il descend et il rencontre le général commandant la division et lui dit en lui serrant la main :

— Il faut leur dire qu'ils ne me coupent pas les arbres, c'est trop long à repousser, et qu'ils fassent aussi attention aux tombes.

Trois officiers passent à cheval. Il redescend.

— Bonjour, messieurs !

Les officiers se redressent.

— Vous allez bien ?

Et comme il sourit, les officiers pensent : « Ça va », et les officiers sur leur selle, le corps penché vers le général qui est à pied, causent et rient.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans le civil ?

— Entrepreneur...

Puis le général continue sa route, traverse les champs, s'enfonce dans la boue. Il a de la bonté plein son regard, on sent qu'il voudrait laisser du bonheur sur ses pas. On peut être chef de la vie et de la mort des hommes, et sentir parfois le plaisir d'être l'ami de leur cœur.

Il rencontre un commandant :

— Tout va bien ?

— Tout va bien, mon général

— Vous n'avez rien à me demander ?

— Rien, mon général.

Le commandant a raté le coche. Le général aimerait à accorder ce matin.

Il remonte en voiture.

Une batterie de montagne défile. Il redescend.

— C'est vous qui avez tiré hier ?

— Oui, mon général.

— Ça va ?

— Ça va, répond le soldat interrogé.

Il remonte en voiture.

Un artilleur nouvellement arrivé demande :

— C'est le général Sarrail ça ?

— Oui, il te plaît.

— Y m'va.

L'auto roule vers un certain endroit où le chef doit voir un commandant.

— Ah ! ce commandant veut me voir, dit-il. Bien, il va me voir.

C'est là. Le commandant est appelé. Et les voilà qui, sur la route, marchent tous deux. Oh ! oh ! la discussion s'élève, le commandant se défend, fait des gestes, le général aussi fait des gestes. Ils se promènent. Ça dure. On voit au sourire du général que le commandant a gagné son procès.

Sur la route de Sofia et de Constantinople

... Le canon tonne. Le général est dans cette grande plaine de Macédoine. Il regarde. Voilà son champ de bataille à lui, voilà son point de départ. Il regarde. Sur la route se trouve une tombe plus grande que toutes les autres. C'est celle d'un chef de bande grecque que les guerres balkaniques ont étendu là. Une pierre blanche la domine. Sur cette pierre on lit : « Tu es tombé au milieu de la route et tu es encore loin de Sofia et de Constantinople. »

Sarrail aussi est encore loin de Sofia et de Constantinople — mais lui n'est pas tombé.

Albert LONDRES.

Où est Gilbert...?

La carriole mystérieuse et la femme à la balafre

Nous avons raconté hier avec quelle audace l'aviateur Gilbert quitta la caserne de Zurich où l'état-major suisse le retenait prisonnier.

Les lecteurs du *Petit Journal* ont eu la primeur de ce récit. Nous serons sans doute en mesure de leur conter prochainement toutes les émouvantes et extravagantes péripéties de cette évasion. Pour l'instant, nous ne pouvons pas encore publier de nouveaux détails sur les aventures du fugitif.

Nous voulons aussi attendre quelques jours avant de dévoiler le lieu où Gilbert s'abrite.

Gilbert ne semble pas donner signe de vie depuis cette fameuse nuit de jeudi pendant laquelle il faussa compagnie à ses gardiens d'une manière si imprévue. Il y a le mystère Gilbert. Toute la police suisse est sur pied qui cherche l'introuvable aviateur. On le cherche en Italie. On le cherche même en France.

Et les bruits les plus divers courent sur le compte de l'héroïque Gilbert.

Des personnes « renseignées » affirmaient l'avoir vu à Paris. Ne disait-on, pas hier après-midi que Gilbert se reposait en banlieue, loin des importuns ?

Non, Gilbert n'est pas venu à Paris. Il ne se trouve pas non plus en banlieue. Il est à cette heure fort loin de Paris, mais, rassurez-vous, il est encore bien plus loin des regards inquisiteurs des policiers suisses.

A partir de l'instant où le factionnaire de la caserne de Zurich entrevit dans l'ombre l'auto qui emmenait à toute allure Gilbert évadé, on communiquait des ordres dans tous les postes de Zurich.

Mais on ne découvrit pas dans la ville d'automobile avec Gilbert dedans. Et aucune voiture ne sortit de Zurich pendant les quelques heures qui suivirent l'évasion de la caserne.

Pas de doute, Gilbert était encore à Zurich.

On essaya bien quelques investigations dans certains lieux où on pouvait espérer découvrir le fugitif... Mais en vain !

Gilbert a-t-il quitté Zurich depuis ? Nous pouvons l'affirmer.

Cependant depuis le 24 février, les entrées et sorties de Zurich sont très bien surveillées.

Il est vrai...

Mais le vendredi à l'aube une pauvre carriole de maraîchers quittait la ville de Zurich en suivant la route qui longe le Limmat.

Cette carriole paraissait bien innocente aux yeux des gendarmes qui la détaillèrent : elle transportait un pauvre vieux paysan et une brave vieille bonne femme toute ridée, aux cheveux blancs recouverts d'un large mouchoir à carreaux rouges...

Les gendarmes laissèrent tranquilles la carriole, son maraîcher et sa maraîchère...

Toutefois un passant un peu plus loin sur la route de Hoenegg rencontra la carriole. Et il entendit la vieille femme s'écrier d'une voix plutôt mâle : « Zut ! ma balafre que j'ai oubliée !... »

Sur le menton de la vieille femme, on apercevait en effet une balafre...

Car Gilbert porte au menton une balafre, souvenir ancien d'un accident d'aéroplane.

Mais il est vrai qu'il ne suffit pas d'une balafre pour faire un aviateur. — **C. Le H.**

Chez Mme Gilbert

Contrairement à ce qui a été dit, Mme Gilbert n'a pas vu son mari et elle ne sait pas où il se trouve à l'heure actuelle. Au domicile de l'aviateur nous avons appris que Mme Gilbert n'était nullement allée rejoindre son mari samedi soir.

— J'attends des nouvelles d'un moment à l'autre, a dit Mme Gilbert à une voisine, hier après-midi, au moment où elle sortait de chez elle, mais je vous affirme ne rien savoir encore.

Troubles graves en Saxe

Grenoble, 28 Mai. — D'après une lettre envoyée de Chemitz, ville de Saxe, à un prisonnier allemand, lettre qui put échapper à la censure allemande, des troubles très graves auraient éclaté dans cette ville.

Au cours d'une manifestation, la population qui réclamait pour le retour immédiat des soldats saxons à Dresde ou dans leur patrie, aurait été molestée d'importance. On compterait deux tués et une centaine de blessés.

Comment sont traités en Allemagne
les officiers français prisonniers

A la fin d'avril, un certain nombre d'officiers prisonniers en Allemagne ont été déportés dans plusieurs forteresses, sous des prétextes divers. Certains auraient subi cette peine pour s'être plaints dans leurs lettres adressées en France du régime habituel qu'ils subissaient dans le camp où ils se trouvaient internés.

A la forteresse de X..., cinquante officiers de tous grades se trouvent réunis dans une casemate. Il n'y arrive ni air, ni lumière. On y subit l'assaut de toute la faune des vieilles casernes : puces, punaises, etc., et de tous les insectes que fait pulluler le voisinage des fossés pleins d'une eau croupissante.

Les abords sont d'une saleté repoussante et il règne une odeur infecte.

Au soleil, la chaleur est étouffante dans la petite courette en forme de puits, où l'on peut seulement prendre l'air.

Dès la tombée de la nuit il fait grand froid.

A l'intérieur de la casemate règne une humidité pénétrante qui imprègne tous les vêtements. Il n'y a pas de porte-manteau, ni armoire. Chaque officier dispose d'un escabeau.

Pour lit, les officiers prisonniers ont une paillasse posée sur le sol avec un sac de couchage humide et un « drap bleu ». Les couchettes sont séparées les unes des autres par un intervalle de 30 centimètres.

Les cabinets sont d'une saleté repoussante.

Il y a deux baignoires pour les 220 officiers internés dans le fort, et aucun lavabo dans les casemates.

Le prisonnier qui décrit toute l'horreur de ce régime ajoute : « Nous gardons le sourire inaltérable. »

Les frères Navarre
Les deux glorieux jumeaux sont fêtés à Oullins

(*De notre correspondant particulier*)

Lyon, 28 Mai. — Pierre Navarre et son frère Jean-Marie, le recordman des avions boches abattus, les deux glorieux jumeaux oullinois, sont arrivés ce matin de Paris chez leurs parents, qu'ils prirent au saut du lit. Ce fut pour ces derniers une grande joie de voir leurs valeureux enfants, l'orgueil de la famille. Çaurait pu être pour les deux intrépides chasseurs d'avions une journée délicieuse à passer dans le beau château du Pont-Blanc, dont les prairies sont tout émaillées de fleurs ; ils eussent aimé se coucher sur l'herbe, à l'ombre d'arbres centenaires, dans ce coin de campagne où tout est calme et repos, où rien ne rappelle l'effroyable guerre. Mais M. Navarre père avait déjà formé d'autres projets.



Les frères NAVARRE

Dès l'arrivée des aviateurs, une auto emmenait la famille à Feurs (Loire), pour déjeuner chez M. Guichard, négociant, un ami de la famille. Le retour se fit par Saint-Chamond, où les aviateurs allèrent embrasser leur vieux professeur, l'abbé Barge, puis par Le Bessat, où la famille doit passer l'été. Cette randonnée de près de 400 kilomètres était chronométrée pour que les aviateurs fussent de retour avant huit heures, heure à laquelle ils seront reçus à l'hôtel de ville d'Oullins.

Bien qu'absents de la journée, les aviateurs font l'objet de toutes les conversations de la domesticité.

— Songez-donc, nous dit la bonne nourrice sèche de la petite Françoise, la benjamine de la famille Navarre, les petits sont aujourd'hui de beaux militaires avec des tas de décorations. M. Pierre, depuis sa blessure, n'est pas bien ; mais M. Jean-Marie, le lieutenant, est superbe de santé. Une carrure ! une mine ! et avec ça, un coup de fourchette ! Il faut qu'il mange beaucoup, car, sans cela, il prendrait le vertige (*sic*). Ah ! les braves fils ! Aussi Monsieur et Madame sont fiers de leur famille, autant par les exploits de leurs jumeaux que par le nombre de leurs enfants. »

Et comme Mlle Françoise, dans sa voiturette, s'impatiente, la brave nourrice la caresse en lui disant : « Tout doux, ma grosse, tout à l'heure vous aurez les caresses de vos frères ».

— Et comme si elle comprenait, la mignonne enfant sourit consolée.

Les péripéties de la lutte à Verdun du 20 au 27 Mai

(OFFICIEL)

Sur la rive gauche de la Meuse, l'ennemi dans la période du 20 au 27 mai a porté son principal effort sur la région du Mort-Homme.

Le 20 mai, il attaque avec des effectifs évalués à trois divisions sur le front compris entre le ravin sud de Béthincourt et la Meuse tandis qu'un effort de moindre importance est dirigé sur nos tranchées au sud de Haucourt. L'ennemi échoue entre le Mort-Homme et Cumières. Sur les pentes ouest du Mort-Homme, il réussit à progresser sur un front d'environ 1.200 mètres jusqu'à nos tranchées de deuxième ligne. Au sud d'Haucourt, il ne peut faire aucun progrès.

Le 21 mai, la lutte continue avec une extrême violence sans avantages sensibles de part ni d'autre.

Dans la nuit du 23 au 24, une attaque allemande enlève Cumières et une tranchée à l'ouest.

Les 25 et 26 mai, nous reprenons cette tranchée et refoulons l'ennemi en occupant les lisières du village.

Sur la rive droite de la Meuse, cette semaine a été marquée par une bataille violente dans la région du fort de Douaumont.

Le 22 mai, nos troupes enlèvent d'un seul élan les premières tranchées allemandes sur un front de deux kilomètres et demi au sud du village de Douaumont, pénètrent dans le fort et refoulent l'ennemi jusque dans la corne nord-est de l'ouvrage où il réussit à se maintenir.

Le 23 mai, nous conservons les positions occupées malgré de violentes contre-attaques.

Le 24 mai, les attaques d'un corps d'armée bavarois amené en renfort parviennent à réoccuper les ruines du fort au prix de grosses pertes et à reprendre la plus grande partie des tranchées enlevées le 22. Toutefois, nous arrêtons une tentative de débordement au bois de la Caillette. Le 25 et le 26 mai, les attaques de l'ennemi continuent aussi violentes mais sont toutes repoussées : le 25 mai entre le bois de Haudromont et la ferme de Thiaumont et le 26 mai aux abords du fort de Douaumont.

D'après les interrogatoires des prisonniers faits au cours des derniers combats, il semble que notre action offensive du 22 ait prévenu les projets d'attaque des Allemands et les ait amenés à engager prématurément une partie de leurs disponibilités.

LA GRECE PROTESTE
contre l'invasion de son territoire par les troupes Bulgares

Athènes, 28 Mai. — Le gouvernement hellénique a décidé de protester contre les opérations militaires entreprises par les puissances centrales et la Bulgarie en Macédoine.

La protestation a été expédiée dans la soirée aux ministres grecs accrédités auprès des puissances visées. — (Havas.)

Les Bulgares pénètrent plus avant

(*De notre envoyé spécial*)

Salonique, 28 Mai. — Cette fois, il n'y a plus de doute, un nouveau front vient de se constituer : c'est le front grec, et, de tous les fronts, il a cette particularité que, pour le moment, un seul belligérant y fait la guerre.

Les Bulgares ont envahi le territoire grec et à mesure qu'ils avancent les troupes grecques reculent devant eux. Une compagnie grecque a tiré, ne voulant pas laisser entrer l'ennemi héréditaire dans Roupel. Depuis, les Bulgares entrent par brigade, et ils ont occupé le fort Dragotin. Partis de Petrich, ils ont pris la vallée de la Strouma, et suivant la rivière, ils sont descendus jusqu'à Spatovo, jusqu'à Demir-Hissar dont ils occupent la gare et peut-être déjà la ville. Ils sont descendus jusqu'au pont du même nom ; ce pont que le gouvernement grec ne comprenait pas que le général Sarrail ait fait sauter. Ils en gardent les piliers des deux rives et ils amènent un matériel de pont de bateaux.

Ils envahissent le territoire grec par deux colonnes : une descendant la Strouma par Demir-Hissar ; celle-ci compte avec elle un escadron du 6e uhlans ; l'autre s'apprêtant à passer le Nestos dans la direction de Cavalla. Jamais la Grèce ne s'est trouvée plus en face de sa destinée.

Albert LONDRES.

Les Macédoniens acclament les Alliés Venizelos et la guerre

(*De notre correspondant particulier*)

Salonique, 28 Mai. — Salonique ne palpita jamais comme elle palpita aujourd'hui. Toutes les classes de la population, mues par un même sentiment d'indignation patriotique, voulurent manifester.

Ce matin, le meeting de protestation réunit, à l'église Sainte-Sophie, une foule immense évaluée à 20.000 personnes. Plusieurs orateurs prirent la parole et exprimèrent l'indignation des Hellènes devant l'invasion du territoire grec. Ils déclarèrent hautement que même, si le gouvernement ne prend pas les mesures nécessaires, le peuple macédonien se chargera de faire le nécessaire.

Nous sommes ici et nous y resterons, ont-ils dit. Nous ne craignons pas l'épouvantail des zeppelins ni des submersibles; nous ne craignons pas les armes allemandes ni bulgares. Nous avons avec nous la France bienfaitrice et la puissante Albion ; nous avons envers elles, amies séculaires, des engagements. Nous défendrons le sol macédonien jusqu'à la dernière goutte de notre sang. De milliers de poitrines sortirent alors les cris de : « Vive la France ! Vive l'Angleterre ! Vivent les Alliés ! Vive Venizelos ! Vive la guerre ! »

Drapeaux hellènes en berne, devancé et encadré par des gendarmes français à cheval, le meeting monstre traversa les principales artères de la ville aux acclamations générales et se rendit jusqu'à la préfecture pour remettre au préfet la résolution des manifestants. — M.

L'importance militaire de l'entrée des Bulgares en Grèce

La situation de l'armée grecque est bien la plus paradoxale qu'on puisse imaginer, et son rôle le plus difficile à comprendre. Les troupes grecques ont occupé les forts de la région de Demir-Hissar, construits pour arrêter sur la frontière une invasion bulgare. Or, les Bulgares se sont présentés. Il y a eu combat. Le fort de Roupel ,sur la Strouma, au nord de Demir-Hissar, s'est défendu. Il a tiré le canon sur les Bulgares ; il leur a envoyé, selon les dépêches, vingt-six obus. Puis, on a parlementé, les Grecs se sont retirés et les Bulgares ont occupé Roupel et deux autres forts ; après quoi, descendant la vallée de la Strouma, ils ont fait leur entrée à Demir-Hissar.

On dit que le commandant des forces grecques a reçu d'Athènes l'ordre de céder la place. Cela ne rend pas l'affaire plus claire. En effet, si l'intention du gouvernement grec n'était pas d'interdire aux Bulgares l'entrée sur le territoire grec ,on ne voit pas pourquoi il avait disposé des troupes sur la frontière. Cela ne peut pas être, vraisemblablement ,pour recevoir des coups sans en rendre. Si cette intention était, par une manœuvre qu'il est inutile de qualifier, de tenir les forts pour nous empêcher d'y être et pouvoir les remettre plus facilement à l'ennemi, le commandant de ces forts devait avoir des instructions en conséquence et ne pas recevoir les Bulgares à coups de canon. Il ne reste donc qu'une hypothèse possible, c'est que le semblant de défense a été une comédie convenue d'avance. Et pourtant, on ajoute que le gouvernement grec proteste.

Maintenant, si nous considérons l'importance militaire du fait, jusqu'ici elle paraît médiocre. Il s'agit d'une brigade bulgare, accompagnée d'un régiment de cavalerie allemand. Est-ce une avant-garde ? Mais une avant-garde d'une brigade contre des positions fortifiées (j'entends les nôtres), occupées par une armée ,ne répond à rien. Les Bulgares, dit-on, sont maintenant maîtres du chemin de fer de Salonique à Xanthi ; mais ce chemin de fer donne d'un bout à Salonique, où nous sommes, de l'autre à Xanthi, où sont les Bulgares, et il est coupé justement à Demir-Hissar. Il s'agirait donc de rétablir le pont de Demir-Hissar ,en vue d'opérations futures qui amèneraient des troupes bulgares de la région de Xanthi vers celle du lac de Doiran ? Peut-être. A cela on peut encore objecter que les Bulgares pouvant s'avancer par la Strouma, puisqu'ils viennent de le faire, n'ont pas besoin de rétablir le pont de Demir-Hissar.

Il faut attendre la suite. Mais étant donnée la situation, avec, d'autre part, l'offensive allemande contre Verdun et l'offensive autrichienne en Italie, j'avoue que je ne me serais pas attendu à une offensive bulgare contre Salonique ; le contraire me semblait beaucoup plus probable.

L'émotion est grande à Athènes, disent les dépêches ; il y a de quoi. Non pas en raison du danger, mais en raison de l'attitude de l'armée grecque. L'émotion se manifeste aussi, à plus forte raison, à Salonique, dans la population, sans doute. Chez nos chefs militaires, l'aventure doit surtout être accueillie avec une certaine curiosité.

Général BERTHAUT.

Communiqués officiels

(664e *jour de Guerre*) — *3 heures soir.*

EN ARGONNE, à la cote 285, Haute-Chevauchée, nous avons occupé les lèvres Sud de trois entonnoirs provoqués par l'explosion de mines allemandes.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, bombardement assez vif de la région à l'Est du Mort-Homme.

SUR LA RIVE DROITE ET EN WOEVRE, lutte intermittente d'artillerie.

EN ALSACE, deux tentatives d'attaque au Nord-Est de Balschwiller, Nord-Ouest d'Altkirch, ont été enrayées par nos feux qui ont empêché l'ennemi de déboucher.

Canonnade habituelle sur le reste du front.

11 heures soir.

EN CHAMPAGNE, un tir de notre artillerie a fait exploser un dépôt de munitions ennemi dans la région de Ville-sur-Tourbe.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, violent bombardement de toute la région du Mort-Homme ainsi que du secteur à l'ouest de la ferme Thiaumont sur la rive droite.

Aucune action d'infanterie au cours de la journée.

Actions d'artillerie intermittentes sur le reste du front.

LES ENFANTS S'AMUSENT



(Dessin de Radiguet.)

— M'sieu le propriétaire, veuillez r'marquer que l'toit est crevé et qu'ça tombe chez nous quand il pleut.

— Mais non, voyons, puisque vous êtes couverts... par le moratorium !...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les obsèques du général Galliéni
fixées à jeudi prochain

Les obsèques solennelles du général Galliéni auront lieu aux frais de l'Etat, ainsi que nous l'avons dit, jeudi prochain 1er juin, dans la matinée, et les discours seront prononcés aux Invalides mêmes.

Le même jour, à midi, le corps de l'ancien ministre de la Guerre sera transporté à la gare de Lyon et placé dans un fourgon qui sera dirigé ensuite sur Saint-Raphaël (Var) où aura lieu l'inhumation dans un caveau de famille.

La levée du corps à Versailles

La levée du corps s'est effectuée hier soir à 7 h. 1/2. La rue Maurepas avait été barrée par la troupe à ses extrémités et devant l'hôpital des Sœurs franciscaines, une compagnie du 1er génie avec le drapeau rendait les honneurs.

Il n'y avait dans la cour de l'hôpital même que la famille, le général de Sailly, commandant le département de Seine-et-Oise ; le général Coudret, commandant la place de Versailles ; le colonel de Mallet, major de la garnison ; MM. Autrand, préfet de Seine-et-Oise ; Simon, maire de Versailles, etc. Le président du Conseil s'était fait représenter par M. Guist'hau, son chef de cabinet, et le ministre de la Guerre, par le capitaine Guillot.

A 7 h. 30, les clairons sonnent au champ pendant que l'on place dans le fourgon le cercueil sur lequel sont déposés le képi, la tunique et l'épée du général.

Le lieutenant Galliéni et le commandant Gruss, fils et gendre du général, prennent place dans le coupé du fourgon et Mme Gruss, dont la douleur est navrante, monte avec Mme Martin et Mme Laval, femme du docteur, dans l'automobile du général et à 7 h. 35 le fourgon et l'auto partent dans la direction de Paris.

Aux Invalides

Précédé d'une automobile portant une magnifique couronne de fleurs naturelles, le fourgon funèbre est arrivé à 8 h. 50 aux Invalides.

Le général Niox et M. Laurent, préfet de police, ont conduit le corps de l'ancien ministre de la Guerre dans une chapelle ardente où il a été gardé toute la nuit par un piquet du 237e territorial, en attendant que soit terminé l'aménagement de la grande chapelle où il sera ensuite placé jusqu'au moment des obsèques.

Le public sera autorisé à défiler devant le corps de l'ancien ministre de la Guerre pendant toute la journée de mercredi prochain.

LES MORTS GLORIEUSES

Le sergent Louis d'Anglure

Le sergent Louis d'Anglure, fils d'un de nos plus anciens et estimés collaborateurs, vient de tomber au champ d'honneur en Argonne.

Engagé à 18 ans, réformé plus tard au corps, Louis d'Anglure s'était réengagé au début de la guerre.

Ce fut, au front, un modèle de sang-froid et de calme bravoure.

Sergent au ...e d'infanterie, il conduisait sa section à l'assaut d'un entonnoir, le 12 mai, luttant à coups de grenades, quand il trouva, face à l'ennemi, la mort glorieuse.

Ses hommes et ses chefs, qui l'aimaient, lui ont rendu avec émotion les derniers devoirs.

Nous adressons à son père et à sa mère si cruellement frappés, et à sa famille l'expression de nos plus douloureuses condoléances.

Les P. P. T. ont versé 3 millions pour les victimes de la guerre

La souscription ouverte parmi le personnel des Postes et des Télégraphes par les soins du Comité National des P. T. T., a produit, au cours des vingt premiers mois d'hostilités, une somme de 3.037.596 fr. 33.

Sur cette somme, 721.380 francs ont été distribués aux familles nécessiteuses des postiers mobilisés.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés ou promus dans la Légion d'honneur :

COMMANDEUR

Le général commandant une brigade d'infanterie Athanase Krien.

OFFICIERS

Le chef d'escadron Jean Le Tellier, 79e ; le chef de bataillon Auvergnon, 226e ; les lieutenants-colonels : Henri Durand, 226e ; Delphin Ollivier ; le colonel Joseph Vincendon.

CHEVALIERS

Le chef de bataillon Chauvineau ; le chef d'escadron Lavialle de Lamellière.

Les capitaines : de la Tour du Pin-Verclause, 226e ; Heller, 8e art.; Godard, 269e ; Maupoil, 279e ; Ponsot, 287e ; Aymé, 130e ; Schaeffer, 54e ; Ameil, 17e chass.; Bernard, 17e chass.; Moracchini, 74e ; Dejean, 74e ; Durand, 35e art.; Bérard, 28e ; Billault, 43e.

Les lieutenants : Limousin, 330e ; Berthelin, 60e art.; Peters, 97e ; Facon, 17e chass.; Dumas, 255e ; Belbézé, 83e ; de Coatgacreden, 24e drag.; Mercier, 353e.

Les sous-lieutenants : Gachter, 44e chass.; Léon Brun, 75e ; Negulin, 79e ; Bellet, 52e ; Pollet, 110e ; Duclos, 17e chass.; Delamare, 74e ; Crabona, 3e génie ; Bruguières, 154e ; Ventre, 40e ; Seghir Hacène ben Mohamed, 1er zouaves.

Le médecin-major Koun.

L'agent Petitjean a été tué par le chef de la bande des « Cavistes »

Arrêté, l'assassin est accusé par son complice et fait des aveux

La Sûreté, disions-nous dernièrement, soupçonnait deux individus dont nous avons annoncé l'arrestation, d'être les auteurs de la tentative de cambriolage du numéro 1 de la rue de Passy, commise dans la nuit du 18 au 19 mai, tentative qui se termina, comme on le sait, par le meurtre du gardien de la paix Petitjean. M. Vallet, chef de la Sûreté, est aujourd'hui fixé : il a obtenu les aveux de ces deux malfaiteurs.

Voici comment et à la suite de recherches menées habilement, ces individus furent soupçonnés, puis arrêtés.

Dès les premières recherches relatives au meurtre de l'agent, il était apparu au chef de la Sûreté et aux inspecteurs chargés de l'affaire, à l'inspecteur principal Léoni en particulier, que l'expédition portait la marque d'une bande de malfaiteurs dont ils avaient eu à s'occuper à plusieurs reprises, la bande des « cavistes », comme on pouvait l'appeler d'après la façon dont elle opérait.

Sur la piste

Ces individus jetaient leur dévolu sur des magasins — des épiceries, la plupart du temps — qu'ils savaient communiquer avec les caves. Un ou plusieurs d'entre eux sonnaient, la nuit, dans l'immeuble ; ils entraient, murmuraient un nom que le concierge entendait vaguement, dans son demi-sommeil, et, blottis dans quelque coin, attendaient le moment propice de pénétrer dans la cave et de là dans le magasin, où ils mettaient à contribution marchandises et tiroirs-caisses. Des vols avaient été ainsi commis rue de Strasbourg, boulevard Magenta, rue des Jeûneurs, à Paris, et dans diverses boutiques, à Saint-Mandé, à Montreuil et à Neuilly.

Après ce dernier cambriolage, commis le 10 mai, on avait arrêté l'un des malfaiteurs, Charles Sauvan, 23 ans, réformé, mais son complice avait pu s'enfuir. Il y avait des chances pour que ce fût ce dernier individu qui eût opéré rue de Passy. L'expédition portait en effet la marque, ainsi que nous le disions, de la bande des cavistes ; et même deux autres tentatives avaient été faites successivement, dans cette rue de Passy, aux numéros 57 et 12.

Cependant, le voleur en fuite restait introuvable. La Sûreté apprit heureusement que cet individu était en relations avec deux déserteurs, Louis Vaillant, dit Lucien, d'un bataillon d'Afrique, et Carlos Perot, 24 ans, d'un régiment d'infanterie. Après des recherches patientes, des inspecteurs purent dénicher le premier dans un hôtel, 42, rue des Tournelles, et le « sauter » dans le lit avant qu'il pût saisir son browning chargé, placé sous l'oreiller, à côté d'un chargeur de rechange. Perot fut arrêté samedi avec la même maestria, au moment où il passait faubourg Montmartre.

Conduits au bureau du quai des Orfèvres, ils nièrent tous deux ; mais, tandis que Vaillant conservait cette attitude, Perot entra bientôt dans la voie des aveux.

Les aveux

C'est Perot qui entra le premier dans l'immeuble et parla avec le concierge, pendant que Vaillant se glissait, à quatre pattes, dans l'obscurité, jusqu'au fond du couloir. Mais le concierge se leva, ainsi qu'on le sait, et Perot ressortit enfermant Vaillant dans la place. Cependant, Vaillant heurta une porte double, en essayant de pénétrer dans la cave. Le concierge sortit au bruit et l'aperçut. Le voleur feignit d'être ivre et sortit à son tour. Sur les observations du concierge, les gardiens se mirent à la poursuite du couple qui fuyait. Vaillant n'hésita pas et déchargea son revolver sur le gardien Petitjean.

D'ailleurs, dans la soirée d'hier, vers 10 heures, Vaillant qui jusqu'alors avait, à la terrible accusation qui pesait sur lui, opposé les dénégations les plus formelles, entra dans la voie des aveux. Il demanda lui-même à parler à M. Vallet. Devant ce magistrat, il reconnut d'abord être l'auteur de la tentative de cambriolage de la rue de Passy, puis pressé de questions, finit par reconnaître que c'était bien lui qui, en s'enfuyant avait tué l'agent Petitjean qui le poursuivait.

Vaillant qui durant tout cet interrogatoire a eu une attitude cynique, a été conduit à la prison de la Santé, où il a rejoint son complice.

Le Festival franco-belge aux Tuileries

Un public très nombreux, très enthousiaste, assistait hier aux Tuileries, au Festival Franco-Belge, organisé sous le patronage du baron Guillaume, ministre de Belgique à Paris, du contre-amiral Lacaze, ministre de la Marine, et de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Le temps s'était éclairci. La présence des trois musiques militaires les plus réputées faisait l'attrait de la fête : les guides de la Garde Royale de Belgique, la Garde Républicaine et la musique des Equipages de la Flotte.

Les Bleuets de demain passés en revue à Vincennes
Une foule nombreuse les acclame

Ce fut une belle et réconfortante manifestation que la revue, passée hier à Vincennes, par le général Dubail, des groupements de sociétés de préparation militaire constituées par l'Union des Sociétés de préparation militaire de France dont le président est le Dr Hellot et la Fédération nationale des Sociétés de préparation militaire de France et des Colonies qui a pour président M. Lattès.

Le général Dubail, accompagné de plusieurs officiers de son état-major, passa en courses. Nombreux furent les poilus qui vinrent admirer leurs cadets.

Avant deux heures, quatre bataillons d'infanterie de quatre compagnies chacune, deux bataillons d'artillerie avec des 75 et autres canons attelés, deux escadrons de cavaliers, un groupe cycliste prirent les positions assignées et à 2 h. 1/4, heure réglementaire, le général Dubail faisait son entrée sur le champ de courses.

Des groupes exécutèrent des exercices d'éducation physique, d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie sous les applaudissements nourris de la foule. Des aviateurs survolèrent pendant la cérémonie. Tout fut dans l'ensemble et dans les détails minutieusement et parfaitement exécuté. Le général Dubail fut prodigue de compliments pour les préparateurs de cette jeunesse vaillante et patriote.



Le général Dubail passant la revue

Le défilé se passa sous les bravos ininterrompus et les soldats de demain, tambours et clairons en tête, laissèrent dans tous les cœurs la fierté et la confiance dans notre force de demain.

Précédés de leurs drapeaux et fanions, l'infanterie, fusil sur l'épaule, baïonnette au canon ; la cavalerie, déjà crâne, sabre au clair ; l'artillerie, dont on remarqua l'extrême agilité, groupes cyclistes, tous défilèrent d'une allure martiale, réglant le pas au rythme entraînant des sonneries de clairons et des musiques.

A quatre heures, cette belle fête prenait fin ; nos jeunes gens, nullement fatigués, reprirent le chemin de Paris, tandis que la foule, après leur avoir prodigué son admiration, se portait au-devant du général Dubail et de nos invités alliés et leur faisait une chaleureuse ovation.

revue toute cette jeunesse sur le même emplacement où eurent lieu, les années précédentes, les revues de printemps.

Le lieutenant-colonel Renault représentait le Président de la République. Près du général Dubail se tenaient le général Parreau, commandant le département de la Seine puis les attachés militaires des puissances alliées, les commandants Matifas, Bertels, etc...

Dans les tribunes officielles on remarquait Mme la générale Dubail, le général Liénard, le commandant Lota, les sénateurs Mascuraud, Deloncle, Gervais, puis une délégation du conseil municipal et les personnalités des communes environnantes.

De grand matin, malgré la menace de la pluie une foule de Parisiens avait envahi tramways, trains, bateaux pour se rendre dans les environs de l'hippodrome, et le soleil radieux vint récompenser la multitude des promeneurs qui avaient voulu déjeuner dans les bois.

Peu à peu, toute cette foule se plaça docilement et par suite d'un admirable service d'ordre dans les tribunes et les enceintes réservées au public sur le champ de

Un Brésilen témoin de la barbarie allemande

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer un éminent journaliste brésilien de passage à Paris, M. Symphronio Magalhaes, qui, directeur du bureau officiel de renseignements des Etats de Parahyba, Alagoas et Rio-Grande do Norte, à Anvers, retourne au Brésil pour y rendre compte dans toutes les grandes villes des crimes et des dévastations dont se sont rendus coupables les Allemands en Belgique.



M. MAGALHAES

M. Magalhaes a été écœuré des horreurs que les Allemands avaient semées sur leur passage. Il a visité les endroits les plus dévastés de la douloureuse Belgique, interrogeant les victimes, prenant des vues.

— Oh ! le malheureux pays, nous dit-il ; que de douleurs, d'atrocités, de tortures j'y ai constatées !

» C'est pour raconter dans mon pays, tout ce que j'ai vu, pour répandre la haine de votre ennemi, qui est aussi le nôtre, que je retourne au Brésil. Les Allemands ont pu me prendre à mon départ, en fouillant mes bagages malgré mon passeport diplomatique, près de deux cents photographies; il m'en reste suffisamment que j'avais mises en lieu sûr, pour illustrer les conférences que je vais donner. »

POUR NOS ARMÉES !

Nous devons avoir une seule préoccupation : sans hésitation, sans perte de temps, il nous faut faire face aux nécessités d'une situation que le pays n'a pas cherché, qu'il a dû au contraire subir, alors qu'il n'avait en vue que la paix.

Ces nécessités nous les connaissons : pour vaincre, il faut des engins de guerre de tous genres, à profusion, comme il faut, à profusion également, des munitions, des approvisionnements.

Pour les fournir aux armées, le Trésor doit faire de fortes dépenses continuelles, et nous devons alimenter la Trésorerie en souscrivant, avec nos disponibilités, *aux Bons et aux Obligations 5 % de la Défense Nationale.*

Rappelons que leur intérêt est net d'impôt, payable d'avance ; le prix d'émission des obligations 5 %, déduction faite de la partie non encore courue du prochain coupon, est fixé ainsi jusqu'au 31 mai :

Obligations de	100 francs.....	95 fr. 76
—	500 francs.....	478 fr. 80
—	1,000 francs.....	957 fr. 59

Pendant la première quinzaine de juin, ces prix s'établiront ainsi :

Obligations de	100 francs.....	95 fr. 97
—	500 francs.....	479 fr. 84
—	1,000 francs.....	959 fr. 67

Le placement en *Obligations* est d'autant plus intéressant qu'il y a à tenir compte aussi de l'écart existant entre le prix auquel elles s'obtiennent et le pair, c'est-à-dire le prix de leur remboursement, qui pourra avoir lieu à partir de 1920 et au plus tard en 1925.

Empressons-nous donc. Et comme les Bons et les Obligations peuvent s'obtenir même en coupures de 100 francs, il n'est personne qui ne puisse apporter son aide à nos armées qui font preuve de tant d'héroïsme !

A TRAVERS PARIS

Les amis de l'assassin

Des agents cyclistes, en tournée l'autre nuit à Montmartre, surprenaient vers minuit, rue du Poteau, une bande de vauriens qui se battaient et avaient sorti revolvers et couteaux, prêts à s'en servir.

Les agents purent appréhender deux de ces individus : Désiré Marie, dit Dédé et Maurice Duvaux, tous deux âgés de 19 ans. Pendant qu'on les emmenait, leurs camarades restés libres tirèrent sur les agents plusieurs balles de revolver.

En route les deux apaches dirent à plusieurs reprises aux agents : « Si on vous faisait comme à l'agent de Passy... »

Sur Marie, on trouva un revolver avec des balles mâchées et un couteau à cran d'arrêt. En outre lui et son acolyte étaient porteurs d'assommoirs en caoutchouc.

Il est reconnu que ces charmants jeunes gens fréquentaient assidument un bar de Montmartre où venait souvent l'assassin de l'agent Petitjean.

De l'or dans la blague

Un sujet belge, Léopold Bruckaerd, 25 ans, demeurant rue Faber, était accosté hier soir, boulevard Garibaldi, près du commissariat de Necker, par une femme très connue dans le milieu galant sous le nom de Jeannette Boulet.

Chemin faisant, celle-ci réussit à soustraire la blague à tabac du Belge. Elle contenant 189 francs en or.

Les inspecteurs du 6e district ont réussi à arrêter la voleuse dans un garni du quartier. C'est une récidiviste de ce genre de vol. Elle a été envoyée au Dépôt.

Accidents de la rue

Rue de Rivoli, Mme Coffin, rentière, 63 ans, domiciliée rue Saint-Denis, est renversée par une automobile. A l'Hôtel-Dieu, dans un état grave.

— Avenue de Suffren, M. Pierre Gentil, 27 ans, déménageur, démeurant rue Mademoiselle, est renversé et blessé sérieusement par un camion. A Necker.

— Avenue de Choisy, M. Louis Doucet, journalier, demeurant 19, rue du Champ-de-l'Alouette, est renversé par un auto-camion. A la Pitié.

— Rue de la Convention, un tramway entre en collision avec une voiture de livraison conduite par M. Nouri, demeurant 216, rue de Charenton. La voiture est brisée et le conducteur blessé grièvement.

— Rue du Commerce, le petit Duransot, 4 ans, demeurant impasse du Curé, est renversé par une auto. Aux Enfants-Malades.

— Boulevard Kellermann, M. François Le Courloquet, ouvrier puisatier, demeurant 82, rue du Surmelin, est tamponné par un tramway et grièvement blessé. A Cochin.

— Boulevard de Strasbourg, un tramway, piloté par le wattman Dupuis, a tamponné un fiacre que conduisait le cocher Jacques Honoré, occupé par M. et Mme Dure. Cette dame ainsi que le cocher, ont reçu d'assez fortes contusions.

FAITS DIVERS

Avenue Laumière, Mme Juliette Pineau, domiciliée 45, même voie, succombe soudainement dans la rue. A la Morgue.

— Rue de l'Orillon, 18, dans un hôtel meublé, on arrête une jeune fille, Andrée Roche, surprise en flagrant délit de vol.

— Rue Secrétan, M. Pierre Bouvier, 58 ans, demeurant 125, rue Piat, est assailli, dévalisé et blessé par des malfaiteurs. A Saint-Louis.

— A la station du Métro « Nationale », M. Louis Morchamp, 62 ans, cordonnier, demeurant rue de Thionville, tombe et se fracture le crâne. A la Pitié, dans un état désespéré.

— Boulevard de la Gare, on arrête Mathias Binnerre, sujet luxembourgeois, sans domicile connu, recherché pour un vol important commis au préjudice d'un négociant, son patron.

— Rue du Château-des-Rentiers, M. Joseph Choubié, 43 ans, polisseur sur métaux, est frappé d'un coup de couteau par un inconnu. A la Pitié. On recherche l'agresseur.

— Place d'Italie, Louis Chaudon, 17 ans ; Henri Vanier, 18 ans, et Marcel Boudart, 18 ans, demeurant sur la zone, à Gentilly, se battent à coups de couteau pour une femme. Le dernier, blessé, est à la Pitié et ses acolytes au Dépôt.

— Rue Vandrezanne, Alexis Siburre, 35 ans, chiffonnier, demeurant rue Bobillot, cause du scandale et injurie les agents. Au Dépôt.

— Boulevard Richard-Lenoir, dans un hôtel meublé, à la suite d'une querelle, Henri Verloor, 25 ans, journalier, est blessé à la cuisse d'un coup de couteau par son compatriote, Charles Jarghens, 18 ans, bronzeur. Le premier est à Saint-Louis et le second au Dépôt.

— Boulevard de Bercy, dans une usine de produits clarifiants, une bonbonne d'acide explose, obligeant les locataires de l'immeuble voisin d'évacuer leur logement pendant quelques heures, afin de permettre aux pompiers de procéder à des travaux d'assainissement.

Théâtre Antoine

Papillon dit Lyonnais le Juste
pièce en trois actes de Louis Bénière

Dans *Papillon* il y a Gémier comme il y eut jadis Paulin Ménier dans *Le Courrier de Lyon* et Frédérick Lemaître dans *L'Auberge des Adrets*. Je ne compare pas à ces deux médiocres mélodrames la pièce de M. Bénière, pleine d'observation fine, l'auteur connaissant à merveille le monde dont il parlait, je dis seulement que la grande partie du succès est due à la façon dont Gémier a compris et joué son rôle ; c'est un chef-d'œuvre de composition.

Tour à tour naïf et rusé, un peu plus que juste avec chacun, plein de bonté avant tout, loyal, c'est bien cet ouvrier de France, courageux à la besogne comme au combat et qui profite du bien qui lui arrive pour le partager avec ceux qui l'entourent.

Sans valoir celle de la création, le reste de l'interprétation est satisfaisante surtout avec Mlle Suzanne Munte, puis avec Mme Germaine Ety, MM. Marchal, Romain, Mlles Le Fiers, Mario et le petit Willy.

Georges Boyer.

LA QUESTION DES LOYERS
La défense des petits propriétaires

Le président de la Ligue de Défense des petits propriétaires de Paris et de province, secrétaire général de la Fédération nationale des groupements de propriétaires français, vient d'adresser à chacun des membres de la commission sénatoriale des loyers une lettre dans laquelle il expose que cette commission, avant de se livrer à l'examen de cette question et de la solutionner, devrait convoquer devant elle les présidents des divers groupes importants de propriétaires et de locataires.

Au cours d'une réunion donnée hier par cette Ligue à Choisy-le-Roi, l'assemblée, après avoir entendu M. Paul Morgand, architecte, a adopté un ordre du jour par lequel elle proteste contre le mode d'indemnité voté par la Chambre et manifeste sa préférence pour le système préconisé par MM. Lugol et Perreau-Pradier, députés, ou le système de la mutuelle des propriétaires ou celui de la répartition des pertes entre tous les propriétaires. Elle a émis en outre le vœu que les fonctionnaires et employés de chemins de fer soient tenus de payer leur loyer.

Une réunion des propriétaires des Lilas et des communes environnantes a eu lieu hier après-midi.

Après quelques paroles du président, M. Renault, M. Legendre, avocat à la cour d'appel, a fait la critique du projet voté par la chambre. Il a dit en terminant qu'il espérait que le Sénat se montrera plus sévère sur la question des exonérations aux locataires.

A l'issue de cette réunion, l'ordre du jour suivant a été voté :

Les propriétaires protestent avec indignation contre l'ingérence de la politique dans leurs rapports actuels ; s'élèvent contre la prétention de les priver de leurs droits en leur laissant leurs charges ; Adjurent les sénateurs de la Seine de défendre leurs légitimes revendications et témoignent de leur reconnaissance à leur dévoué conseil d'administration.

D'autre part, le président de l'Union des Associations des propriétaires suburbains de la région de Paris, et le président du Syndicat de Défense de la propriété et de l'Industrie du Bâtiment, ont exposé aux députés qu'il y avait lieu de modifier pour les immeubles hypothéqués la base de l'impôt en déduisant les intérêts hypothécaires du revenu imposable, tout au moins pour le calcul du doublement proposé de l'impôt foncier.

ÉCHOS

Personne ne souffre plus de la guerre que les gens de profession libérale ou sans profession et que le fléau a chassés des lieux où ils vivaient paisiblement et qui n'ont à l'heure actuelle d'autres ressources que l'humble allocation accordée aux réfugiés. C'est pour eux qu'a été constitué le « Comité d'appui et de défense des personnes de professions libérales ou sans profession des départements envahis » dont le siège est 9, rue Dupuytren, et dont MM. Léon Bourgeois, Ribot, Touron, Debierre, etc., sont membres d'honneur.

Hier, un grand concert, organisé par M. Alexandre George, avait lieu, sous le patronage du Président de la République, salle des Ingénieurs civ... au profit de ces braves gens. Il a eu le plus grand succès.

Ce programme portait un dessin représentant des soldats passant dans un village dévasté et disant à de pauvres vieux qui pleurent :

— Pleurez pas, braves gens : nous vous trouverons des châteaux... en Allemagne.

M. Barbet, président de la Société des Arts de Seine-et-Oise, assisté de MM. Autrand, préfet ; Simon, maire de Versailles ; de Nolhac, conservateur du musée, a présidé hier au château de Versailles l'ouverture de l'exposition de la maquette du monument de M. Georges Bertrand, « aux Héros inconnus ». Les recettes de cette exposition sont affectées à la « Fraternité des Artistes ».

Le vicomte A. de Saint-Geniès est mort subitement à Paris, à l'âge de 67 ans. Il était surtout connu sous le nom de Richard O'Monroy, pseudonyme dont il signa un grand nombre d'ouvrages primesautiers qui connurent le succès. Chroniqueur à l'*Univers illustré*, il avait en outre fait représenter plusieurs petites pièces charmantes.

Il avait débuté dans l'armée qu'il avait quittée avec le grade de capitaine de cuirassiers ; il avait fait la campagne de 1870-71.

Le légionnaire J. Chehpeliadès, de la 12e compagnie du 1er étranger, vient de recevoir la médaille militaire avec la mention suivante : « Excellent soldat, blessé grièvement en accomplissant bravement ses fonctions d'agent de liaison ; perte de l'usage de la main droite. » Cette nomination comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme. » M. Chehpeliadès a obtenu, en 1915, la naturalisation française par décret du Président de la République.

M. Magalaes Lima, ancien ministre de l'Instruction publique, sénateur du Portugal, bien connu pour ses sentiments francophiles, est arrivé à Paris hier, à 8 heures, à la gare du quai d'Orsay. Il a été reçu par une délégation de la colonie portugaise de Paris.

On annonce la mort du docteur Chambellan, médecin de la préfecture de police et de l'Association des journalistes parisiens. Les obsèques auront lieu demain mardi, à 10 heures, à Notre-Dame-de-Lorette.

FEUILLETON du Petit Journal du 29 Mai 1916
—108— (*)

La Mascotte des Poilus

DEUXIÈME PARTIE

L'ANGE DES TRANCHÉES

XIV (*Suite*)

Un coffre-fort d'un nouveau genre

Si les Boches avaient fait la guerre comme des gens civilisés, s'ils ne s'étaient pas mis par leurs crimes hors de l'humanité, nous pourrions fraterniser avec les prisonniers. Mais après les forfaits qu'ils ont commis, sans raison, la barbarie dont ils ont fait preuve en Belgique et dans le Nord de la France, ils n'ont plus droit qu'au mépris.....

. . . . . .

Notre repas achevé, nous prenons nos flingots et nous nous apprêtons à partir.

Après avoir recommandé à l'automobiliste valide de fermer les portes et de ne sortir de la maison que lorsqu'il entendra le ronflement d'une auto, nous nous mettons en route.

Comme la petite Mascotte pousse des cris de frayeur chaque fois que ses regards rencontrent ceux du Boche, nous faisons marcher celui-ci en avant, en compagnie de Chaulin et de Frigolet.

Charançon et moi fermons la marche avec Crapouillot.

Il fait un temps splendide et le soleil brille comme si nous étions en plein été.

— Nous sommes quand même joliment en r'tard, me dit Charançon, sûrement que lorsque nous arriv'rons à Béthune, not' compagnie s'ra déjà dans les tranchées.

— Bah !... Nous avons une excuse... D'abord nous étions en service commandé... Ce n'est pas de notre faute si nous nous sommes fait prendre par des espions... ensuite, nous avons eu ce maudit accident d'auto qui a failli nous coûter cher...

— Oui, c'est vrai, murmure Charançon... comme aventures, nous avons été fadés, on peut l'dire...

Et il ajoute d'un ton rageur :

— C'est égal... nos affaires n'avancent guère.

— Sur le front ?

— Non... c'est pas ça que j'veux dire... j'entends parler d'l'espionne... cette sale femme qui a fait l'malheur de not' lieut'nant...

— J'espère qu'on la rencontrera un jour... Elle doit certainement savoir que son père, ce vilain major Otto, est prisonnier, et elle fera tout pour le revoir...

— Qui sait ?... Crois-tu qu'une femme comme ça puisse aimer quelqu'un, même son père ?

— Ce qui la fera agir, ce n'est peut-être pas l'amour filial, mais la vengeance... Privée de son père, elle n'a peut-être plus beaucoup d'influence sur ses amis les Boches... l'absence du major doit déjà se faire sentir.

— Cela se peut, mais Hilda Reuter est une fine mouche et les officiers allemands la protégeront toujours... Ils ne trouveront pas facilement une gaillarde de la force de celle-là...

— Le mieux serait de mettre la main sur elle, évidemment, mais cela viendra. Si elle continue son vilain métier, il arrivera bien un moment où elle tombera dans un piège...

Nous venons de dépasser un petit hameau dévasté.

Des cadavres de chevaux achèvent de pourrir au soleil et répandent une odeur infecte.

Dans les maisons, aux portes défoncées, on devine d'affreux drames.

Près d'une auberge qui porte cette ironique enseigne : « Au bon coin », des hulans et des chasseurs français sont étendus sur le sol.

On voit qu'ici la lutte a été chaude. Surpris par les Boches, nos soldats se sont vigoureusement défendus... Pour un chasseur, nous comptons trois hulans.

Maintenant, la route que nous suivons monte en pente douce vers un plateau sur lequel nous apercevons déjà des maisons à demi enfouies sous la verdure.

Nous croyons, dans ce nouveau village, rencontrer des habitants, mais il est semblable au premier. Le même tableau d'horreur se présente à nos yeux ; des paysans fusillés par l'ennemi gisent devant des maisons aux murs calcinés, sur le seuil des portes où se voient encore des mares de sang.

Obligés de fuir, traqués par les nôtres, les Prussiens se sont horriblement vengés, avant de quitter les villages qu'ils étaient parvenus à occuper.

Il en est toujours ainsi.

Partout où ils ont passé, ils ne laissent que ruines et cadavres.

— Si cela continue, me dit Charançon, nous ne sommes pas près de trouver une maison pour cette pauvre petite Mascotte...

— Patience !... Nous allons bien rencontrer des villages où l'ennemi n'a pas pénétré...

— J'en doute, car nous sommes justement sur la ligne d'occupation... celle d'où on les a chassés si brusquement... Quand nous approcherons de Béthune peut-être aurons-nous plus de chance.

Nous sommes soudain, obligés de nous arrêter, car notre prisonnier ne peut plus mettre un pied devant l'autre.

Nous nous approchons et Frigolet nous dit :

— Sûr que c'est ses bottes qui l'gênent...

Le Boche fait d'affreuses grimaces. Enfin, n'y tenant plus, il se décide à enlever ses bottes d'où s'échappe aussitôt de la monnaie d'or et d'argent...

Le drôle, pillard comme tous ses frères, avait caché dans les tiges de ses bottes le produit de son vol, et les pièces, sous les secousses de la marche, n'avaient pas tardé à glisser.

Le misérable a les pieds meurtris. Comme il ne porte pas de chaussettes, on peut apercevoir sur sa peau des plaies sanguinolentes.

— Fallait donc nous dire, s'écrie Frigolet railleur, que tes bottes te servaient d'coffre-fort...

Nous faisons le compte des pièces tombées sur le sol ; il y a deux cent cinquante-six francs.

Le Boche, honteux et confus, ramasse l'argent et veut nous le donner, mais nous le forçons à le garder... Il le remettra à l'officier auquel nous allons le présenter...

— Tous les mêmes... dit Frigolet..., voleurs et ivrognes... leur premier soin, lorsqu'ils arrivent quelque part, c'est de cambrioler... Les soldats se contentent du menu butin..., mais les officiers sont plus gourmands... Nous en avons arrêté un, à Guise, qui avait dans les sacoches de sa selle des bagues, des montres, un collier de perles, des boucles d'oreilles en diamant, des billets de mille et des obligations de chemins de fer... Sûr que c'coco-là voulait faire cadeau d'tout ça à son épouse...

XV

Le moulin maudit

Nous sommes maintenant sur une route pavée, de chaque côté de laquelle court une rangée d'arbres.

Une borne kilométrique nous apprend que Béthune n'est plus qu'à 5 kilomètres 600...

— Ça s'tire tout d'même, dit Frigolet... Si nous avions suivi à droite, au lieu d'prendre à gauche, comme nous avons fait, nous serions déjà arrivés... A propos... où qu'on s'rend en arrivant à Béthune ?

— On ira trouver l'commandant d'armes, répond Charançon... y a qu'lui qui puisse nous indiquer où perche not' compagnie...

— On rencontrera peut-être le colonel,... au fond, ça vaudrait mieux, car il est au courant d'not' histoire, lui...

Hélas ! lorsque nous atteignons Béthune, nous trouvons, à l'entrée de la ville, un lieutenant qui sort d'un poste et auquel notre arrivée a été signalée.

Sans nous laisser le temps de nous expliquer, sans même remarquer Mascotte que Charançon tient dans ses bras, il nous dit vivement :

— Vous êtes en retard... Dépêchez-vous d'aller rejoindre votre compagnie qui se trouve à un kilomètre d'ici... vous n'avez que juste le temps de la rattraper... ne perdez pas un instant. Prenez cette route, là... en face... vous rencontrerez vos camarades près d'un moulin que vous verrez sur la droite...

Il avise le Boche et demande :

— C'est un prisonnier que vous avez fait ?

— Oui, mon lieutenant, répond Frigolet... un voleur qui a de l'argent plein ses poches.

— Laissez-le ici... Vous n'avez pas l'intention, je suppose, de l'emmener dans nos tranchées...

Et il donne l'ordre à deux hommes de s'emparer du Boche.

— Pardon, mon lieutenant, dis-je aussitôt... mais nous avons laissé en route deux automobilistes dont l'un est grièvement blessé... Il faudrait que vous envoyiez une auto d'ambulance les chercher.

— Où sont-ils ? demande l'officier.

Je lui indique aussi clairement que possible le village où sont restés nos conducteurs.

— Je vois l'endroit d'ici, dit-il... c'est à Bevry... Il y a une fontaine juste à l'entrée du pays, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est cela, fais-je...

— Bien... Dans une heure, vos amis seront ici... Quant à vous, partez vite... Si vous manquez votre compagnie, je serai obligé de vous affecter à un autre régiment... Votre lieutenant m'a bien recommandé de vous expédier immédiatement... C'est aussi l'ordre du colonel.

Charançon veut placer quelques mots, expliquer que nous avons avec nous un enfant dont nous voudrions bien nous débarrasser. A peine a-t-il ouvert la bouche que l'officier nous tourne les talons en disant :

— Ah ! vous êtes assommants à la fin... Voulez-vous partir, oui ou non ?

Il n'y a pas à répliquer ; d'ailleurs, ce serait difficile, car le lieutenant est rentré dans la petite maison où est installé le poste.

— Tant pis, murmure Charançon... nous verrons à nous occuper de notre gosse plus tard... Allons d'abord rejoindre les copains.

ARNOULD GALOPIN

(La suite à demain.)

Copyright in the United States of America
Tous droits de reproduction, traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays

6 h. du matin — DERNIÈRE HEURE — 6 h. du matin

L'INVASION BULGARE EN GRECE

Le gouvernement grec délibère

(*De notre correspondant particulier*)

Salonique, 28 Mai. — L'occupation du fort grec Roupel par les Bulgares a produit une très pénible impression et provoque l'indignation générale. Toute la presse s'élève violemment contre cet acte inqualifiable commis par les plus irréductibles ennemis de la Grèce. Le journal Makedonia *écrit : « Nous tremblons devant le péril que crée à la Grèce ce coup étrange et avilissant. » Le journal* Hellas *écrit : « Cette nouvelle entrée des Bulgares sur le territoire hellénique va provoquer une stupéfaction profonde. Nous croyions que nos forts étaient destinés à repousser toute invasion des Bulgares et non pas à être librement occupés par eux. Nous croyions aussi que le gouvernement hellénique ne laisserait jamais souiller notre territoire par les Bulgares ou alors que dans ce cas l'armée grecque s'y opposerait jusqu'à son dernier souffle. »*

Les conférences gouvernementales

Athènes, 28 Mai. — Le roi Constantin, rentré précipitamment à Athènes, a eu hier soir une longue conférence avec le président du Conseil, M. Skouloudis.

L'avance des forces bulgaro-allemandes en territoire grec dans le secteur de Démir-Hissar, a formé le sujet d'une longue conférence, hier, entre le premier ministre, le ministre de la guerre et un membre de l'état-major.

Les forces grecques de ce secteur sont dans l'impossibilité de demander des instructions à Salonique, par suite de l'interruption des communications télégraphiques et, en raison de l'importance des forces envahissantes, elles se retirent dans les directions de la Struma et de Serrès.

Les Germano-Bulgares occupent le pont de Demir-Hissar

(*De notre correspondant particulier*)

Salonique, 28 Mai. — Le pont de Demir-Hissar est actuellement occupé par les patrouilles germano-bulgares.

Les Grecs occupent l'autre rive.

Depuis ce matin, les camions français qui assuraient le ravitaillement de la Macédoine Orientale ont suspendu leurs voyages. — M.

L'activité bulgare

Salonique, 28 Mai. — Une grande activité bulgare est annoncée sur les rives de la Nestos, particulièrement près de Xanthi où un certain nombre de pontons ont été rassemblés et d'autres préparations ont été faites pour passer la rivière.

Tout indique un mouvement important en Macédoine grecque.

Amsterdam, 28 Mai. — Un télégramme officiel de Sofia, 27 mai, annonce que les troupes bulgares opérant dans la vallée de la Strouma ont avancé vers le sud et ont occupé l'extrémité méridionale du col Roupel et les hauteurs environnantes à l'est et à l'ouest de la Strouma.

Londres, 28 Mai. — Les Bulgares en ordonnant au commandant grec d'évacuer le fort Rupel, ont ajouté qu'ils occuperaient le fort suivant l'esprit de neutralité tel qu'on l'entend à Athènes.

Les troupes grecques se sont donc retirées, mais la compagnie qui occupait la position de Kula, incapable de supporter l'affront et voyant l'ennemi héréditaire envahir le sol de la patrie sans opposition, est restée sur ses positions et a ouvert le feu sur les Bulgares qui ont répondu.

Reddition aux Bulgares sur un ordre allemand

Athènes, 27 Mai, 18 h. 30 (retardée en transmission). — L'agression des Bulgares et leur entrée, hier, en territoire grec ont produit à Athènes une émotion qui aura sa répercussion par toute la Grèce.

La *Hestia* donne les détails suivants sur l'occupation du fort de Roupel. « Les petites garnisons grecques de la frontière se sont opposées par la force à la marche en avant des Bulgares violant la frontière. Elles ont fait usage de leurs fusils, et les canons du fort ont tiré vingt-huit coups contre les Bulgares. Une délégation d'officiers supérieurs allemands est alors venue expliquer aux chefs du détachement grec qu'ils avaient l'ordre formel d'occuper le fort Roupel et qu'ils useraient de la force. L'officier grec se retira avec ses hommes à trois heures du matin. La situation de l'armée grecque est difficile entre les deux camps ennemis, étant donné surtout la destruction du pont de Demir-Hissar. »

L'*Ethnos* écrit : « La glorieuse armée grecque, dont les lauriers de Kilkis sont encore frais, a dû s'incliner et remettre le fort de Roupel aux ennemis séculaires de la patrie, et cela malgré les garanties formelles des Allemands que les Bulgares ne participeraient pas à l'offensive. »

Les conséquences de la prise des forts

Athènes, 28 Mai. — La vallée de la Strouma, dont les Bulgares tiennent, par leur audacieux coup de main inattendu des Grecs, tout le bassin supérieur, est le chemin qui permet à un envahisseur d'arriver à la mer sans rencontrer aucun obstacle naturel et de couper ainsi toute communication entre la région de Salonique et celle de Cavala. Du moment qu'ils occupent les forts de la frontière, la position de Roupel gardant le défilé traversé par la route qui relie Démir-Hissar à Sérès, des Bulgares sont les maîtres de la voie ferrée Salonique-Cavala. Et l'on voit encore une fois, ainsi que le dit notre envoyé spécial dans sa dépêche, combien le général Sarrail fut bien inspiré en faisant sauter le pont de Demir-Hissar, par lequel cette voie ferrée franchissait la Strouma.

Les quatre-vingts kilomètres de vallée qui restent à descendre pour atteindre le golfe d'Orfano traversent un pays très riche, dont la ville de Sérès est le chef-lieu. Les Bulgares y sont déjà venus en 1912, et y ont commis des atrocités indescriptibles. Ce ne sont pas les troupes grecques, désormais isolées et comme prisonnières dans la Macédoine orientale, qui pourront hélas ! les empêcher de recommencer.

SUR LES FRONTS RUSSES

Allemands et Turcs subissent des échecs

Petrograd, 28 Mai (Officiel). **(Front occidental). — Dans la nuit du 27 mai, après une violente préparation d'artillerie, les Allemands ont pris l'offensive contre nos tranchées dans la région au sud du lac Drisviaty. Par une concentration de feux d'artillerie et d'infanterie, nous avons contraint les Allemands à retourner se cacher dans leurs tranchées.**

Sur tout le reste du front, feux de mousqueterie.

Des aéroplanes ennemis ont survolé de nombreux secteurs du front. L'un d'eux, touché par notre feu, a dû atterrir derrière le bourg d'Illukst.

Dans la mer Noire, un de nos sous-marins a coulé, près des côtes d'Anatolie, un grand brick turc, sous le feu des batteries côtières et celui d'un hydravion ennemi.

Front du Caucase. — **Sur le front Revandouze-Dergala, nous avons repoussé une offensive d'importants contingents turcs.**

SUR LE FRONT ITALIEN

Les pertes autrichiennes s'accumulent sans entamer nos alliés

Rome, 28 Mai. (Officiel). — **Dans la vallée de Lagarina, l'ennemi a multiplié ses efforts et accumulé ses pertes devant nos positions sans ébranler aucunement la solide résistance de nos braves troupes.**

Le soir du 26 mai, nous avons repoussé de violentes attaques contre nos lignes au sud de Rio-Cameras. Dans la nuit du 27 au 28 mai, et le matin suivant trois autres attaques dans la direction du Pas de Buole ont été également rejetées.

Le long du reste du front, jusqu'à l'Astico, action des deux artilleries.

Notre artillerie a dispersé dans plusieurs endroits des groupes de troupes ennemies et des colonnes en marche.

Nous avons repoussé deux attaques contre nos positions sur le torrent de Posina.

Dans la zone d'Asiago, une forte pression ennemie a continué hier à l'est de la vallée d'Assa et de la vallée de Galmarara.

Dans la vallée de Sugana, nous avons repoussé une petite attaque ennemie dans le bassin de Strigno.

Le nombre des prisonniers pris à l'ennemi par les alpins dans le combat du 26 mai à l'est du torrent Maso, atteint 157.

Les 8e et 10e bataillons hongrois qui menaient l'attaque ont été complètement mis en déroute ; ils ont abandonné sur le terrain de l'action plus de 300 fusils et une section complète de mitrailleuses qui a été retournée aussitôt contre l'ennemi.

Dans la zone du Mont San-Michele, une de nos mines a bouleversé une partie des retranchements ennemis à l'est de Peteano. Les défenseurs en fuyant sont tombés sous notre tir et ont été poursuivis par nos feux d'artillerie et de mousqueterie.

Signé : CADORNA.

SUR LE FRONT BRITANNIQUE

Attaques repoussées Activité de l'artillerie

Londres, 29 Mai (Officiel). — **La nuit dernière, vers onze heures bombardement court mais violent. L'ennemi a prononcé une attaque contre nos tranchées à l'est de Calonne ; la tentative a échoué et aucun ennemi n'y est parvenu.**

Une patrouille ennemie a été rencontrée par une des nôtres près d'Hébuterne, la nuit dernière. Elle a été mise en fuite par nous et a laissé un tué.

Pendant la nuit, l'ennemi a fait exploser une mine à environ 1,000 yards au sud-est de Neuville-Saint-Vaast, ainsi que deux camouflets au sud de Loos et un à l'est de Souchez. L'explosion de la mine a causé quelques dommages à nos tranchées. Ainsi que le camouflet explosé à Souchez, mais nous n'avons pas eu de pertes à enregistrer.

De bonne heure, ce matin, l'ennemi a violemment bombardé la région au sud-est du lac de Zillececk, au moyen d'obus asphyxiants et a continué plus tard à tirer sur nos tranchées de communication à l'est de Zillececk.

L'artillerie ennemie s'est montrée plus active que d'habitude dans les secteurs de Fricourt, de Mametz, de Hohenzollern et dans la région de Saint-Eloi.

Nous avons bombardé les tranchées ennemies à l'ouest de Beaurains et de Hanescamps et avons obtenu de bons effets.

Les mortiers de tranchée ennemis ont été actifs dans la région d'Anthuille, à l'ouest de Serre, et aux Carrières.

Hier, nos aéroplanes ont profité du beau temps et ont fait beaucoup de besogne utile. Les avions ennemis ont été inactifs.

La délégation de la Douma

visite les soldats russes au camp de Mailly

Après s'être rendue sur notre front, la délégation du Conseil d'Empire et de la Douma russe, qui séjourne actuellement en France, s'est arrêtée hier, au retour, au camp de Mailly, pour y saluer les soldats que le tsar a envoyés combattre dans nos rangs. Des représentants français avaient tenus à se joindre à eux, parmi lesquels on remarquait le sénateur Doumer et M. Georges Leygues, accompagnés de quelques membres de la commission des affaires extérieures de la Chambre, dont il est président.

Le général Lokhvitzky, entouré d'un brillant état-major, attendait les parlementaires alliés au seuil du camp. Blond, mince, élégant et si jeune, il a vraiment grande allure, avec son visage ascétique et ses yeux bleus profonds.

Aussitôt les présentations, la visite commence. Les baraquements pour les soldats étaient parfaitement en ordre, les différents services d'une méticuleuse propreté.

Puis, dans l'allée centrale du camp, un flot ininterrompu s'écoula, de colosses vêtus de drap réséda, le manteau roulé et le sac de toile jaune en bandoulière, le fusil baïonnette au canon à la mode russe. C'étaient des colonnes qui rentraient de l'exercice, défilant dans un ordre impressionnant, la tête haute, le regard franc, la démarche puissante et souple.

Au déjeuner, parlementaires français et russes furent les hôtes du général Lokhvitzky au mess des officiers. Des toasts furent portés. On but à la Russie, à la France, à la victoire.

A la manière de Bonnot

Des bandits assaillent un débit et tuent un consommateur

Vers six heures, hier soir, un crime, prémédité avec un froid cynisme, a été commis dans un bar situé 43, rue Fontaine, et qui a comme enseigne : *Au Manœken Piss.*

Il faisait grand jour lorsqu'un taxi, contenant plusieurs voyageurs, s'arrêtait devant le débit.

Une scène tragique et d'une rapidité incroyable allait se dérouler. Les individus, qui étaient tous armés, soit de couteaux, soit de bâtons, firent irruption dans le bar.

Un consommateur était là, debout, au comptoir. Avant qu'il ait même pu se rendre compte de la situation, il était entouré et frappé de coups de couteau et de plusieurs coups de matraque. L'homme s'effondrait. Le coup était terminé et la bande s'égrenait dans toutes les directions. Lorsque le tenancier du débit appelait à l'aide, il n'y avait plus dans la salle qu'un homme mort qui gisait dans une mare de sang.

Personne n'avait reconnu aucun des agresseurs qui en sortant s'étaient aussitôt mêlés à la foule nombreuse le dimanche soir sur la place Blanche à l'angle de laquelle le débit se trouve presque.

On ignore encore l'identité de la victime qui n'est connue que sous le nom du « lutteur ». Mais il s'agit certainement d'une vengeance ou d'une rivalité entre individus d'un monde interlope auquel certains débits de Montmartre servent de repaire.

Le patron du bar où le crime a été commis est actuellement prisonnier ; sa femme a dû cesser de tenir le commerce à la suite de descentes de police motivées par le trafic de la cocaïne qui se faisait là, couramment. Aujourd'hui, c'est une tierce personne qui sous-loue ce débit.

L'auto-cible d'Argenteuil

Huit arrestations

Des bandes de jeunes garnements se livrent depuis quelques mois à toutes sortes d'exploits dangereux sur le territoire d'Argenteuil. Rappelons, pour mémoire, les méfaits de la bande à « La Crevette ». Voici une nouvelle affaire, aussi grave.

L'enquête menée par M. Deltheil, commissaire de police d'Argenteuil, vient d'aboutir à l'arrestation de la bande des tireurs qui, rue de Saint-Germain, l'avant-dernière nuit, vers dix heures et demie, avaient pris comme cible une automobile, conduite par le chauffeur Georges Roll, 23 ans, dans laquelle se trouvaient M. Nicolas Bousser, 45 ans, chef-comptable à l'usine Diétrich, accompagné de sa fillette. L'automobile passait devant le cabaret Subert au moment où sortaient de cet établissement des jeunes gens armés de revolvers qui tirant comme sur une cible, sur l'automobile, brisèrent la glace qui vola en éclats, blessant le conducteur et M. Bousser.

Les individus arrêtés sont : Henri Chevalier, 20 ans, manœuvre, 87 rue Duguay ; Olivier Raoult, 20 ans et demi, ajusteur, chemin du Troupeau ; Emile Millerault, 16 ans, ajusteur, 62, rue Ferdinand-Berthoud; Henri Cerné, dit « Criquet », 18 ans, manœuvre, 7, rue de Paris, à Bezons ; Fernand Besnier, 20 ans, mécanicien, 207, rue de Saint-Germain ; Marius Biétry, dit « Boilot », 18 ans, briqueteur, rue de Houilles, à Bezons ; Emile Muzeau, 17 ans, maçon, 63, rue d'Argenteuil, à Bezons ; et Albert Bion, 18 ans, mécanicien, 207, rue de Saint-Germain, à Argenteuil.

L'Union des Syndicats ouvriers et la main-d'œuvre étrangère

Le congrès de l'Union des Syndicats ouvriers du département de la Seine s'est réuni hier matin en troisième session à la maison des syndicats, rue Grange-aux-Belles. La réunion s'est prolongée jusqu'au soir.

Deux questions étaient à l'ordre du jour : l'emploi de la main-d'œuvre étrangère et la main-d'œuvre féminine après la guerre.

La première question seule a pu être discutée, la seconde fera l'objet d'une autre session.

Un soldat tué et deux blessés

Mâcon, 28 Mai. — Aujourd'hui, trois militaires montés sur un wagon d'un train ont été précipités sur la voie en arrivant près de la gare de Mâcon. L'un d'eux est mort dans la soirée, succombant à une fracture du crâne ; les deux autres ont été sérieusement blessés.

CE QUE DIT LA PRESSE

L'Heure de la Grèce...

Du Petit Parisien :

L'opinion s'est déjà ressaisie en Grèce. Les prévisions de Venizelos se sont justifiées. Après la Serbie le pays qui fut l'allié de la Serbie en 1913, est directement menacé. Tout l'avenir de l'hellénisme, toutes ses aspirations séculaires sont en jeu. Une crise ministérielle était déjà latente à Athènes ; c'est une crise plus grave que suscite l'irruption bulgare, même si elle doit se limiter à la zone de couverture de la frontière.

De M. Gabriel Marsac, dans l'*Événement* :

Non, nous ne pouvons admettre que le peuple grec ne s'est réveillé, ne s'est retrouvé, n'a repris possession de ses foyers, de son sol, de son indépendance que pour disparaître dans une honte suprême. Jusqu'à la minute dernière, nos esprits se refuseront à l'ironie la plus douloureuse que pourraient retenir les annales de l'humanité.

Mais le destin n'accorde plus à la Grèce qu'un jour, qu'une heure, demain, il sera trop tard. Qu'elle se hâte !

De M. Veillard, dans l'*Humanité* :

Que fera le peuple grec ? Le parti de M. Venizelos élèvera des protestations énergiques et passionnées. Mais on ne le voit pas soulever le peuple contre le roi, soutenu par l'état-major germanophile. A moins que l'armée de citoyens, la nation armée encore mobilisée n'essaye de dire son mot...

De M. Albert Milhaud, dans le *Rappel* :

Si l'on pouvait croire que Constantin pût faire un revirement dans le sens de M. Venizelos, on ne s'expliquerait pas la reculade actuelle des Grecs, cédant aux Bulgares sur la frontière, à la demande d'officiers allemands intervenant comme médiateurs.

Constantin est donc le complice du kaiser et Venizelos est aussi loin de toute influence gouvernementale qu'au lendemain de sa disgrâce, à moins que les Hellènes ne finissent par perdre patience et à comprendre, par l'outrage de Demir-Hissar, qu'ils ne pourront plus désormais s'arrêter dans la voie des reculades et des humiliations nationales.

De l'*Action Française* :

Ce n'est pas un métier si facile que d'être neutre, et bien des neutres s'avisent que ce pourrait être un métier de dupes. Mais la Grèce ne voudra pas persévérer dans une neutralité qui n'était jusqu'ici que de l'effacement et qui, après l'occupation du fort Rupel et de Demir-Hissar, deviendrait un renoncement. Que va-t-elle faire ? demandions-nous. Quoi qu'elle fasse, sa cause devrait être désormais liée à la nôtre : nous nous heurtons aux mêmes ennemis, son « ennemi héréditaire » le Bulgare et le bloc germanique, destructeur des peuples.

Salonique

De M. Gustave Hervé dans la *Victoire* :

Mais même si Sarrail n'a pas tout ce qu'il lui aurait fallu pour marcher sur Sofia, il doit en avoir assez pour inquiéter les Bulgares qui, pas plus tard qu'hier, sont entrés inopinément en territoire grec — ces pauvres Grecs! — chassant des forts des environs de Demir-Hissar l'armée grecque — cette pauvre armée grecque ! — dans l'espoir peut-être de frapper un grand coup avant que l'armée serbe soit tout à fait en ligne.

Ah ! si nos bons amis Anglais voulaient bien prélever sur leur armée d'Egypte, qui est là immobile et inutilisée et qui ne sera jamais attaquée, trois ou quatre bonnes divisions, avec de l'artillerie légère, et les déposer à Salonique, qui n'est qu'à deux jours de navigation d'Alexandrie, ce serait fini de rire pour Ferdinand de Bulgarie. Il comprendrait avant peu ce que nous entendons en France par « le quart d'heure de Rabelais ».

La conférence des Alliés

De M. Jean Cruppi, dans le *Matin* :

Il y aura lieu d'unifier les dispositions qui terdisent le commerce avec l'ennemi.

A cet égard, les législations des alliés sont actuellement disparates. Tandis que la loi anglaise, tardivement édictée, restait longtemps moins rigoureuse que la nôtre, laissant passer plus d'un contrat boche dans les mailles de ses filets, d'autres législations se montraient plus larges encore ou plus distraites. Il n'est que temps d'adopter contre le commerce ennemi des dispositions sévèrement uniformes et de pourvoir, par un ensemble de règles pratiques, non seulement à l'administration des établissements placés sous séquestre, mais, dans nombre de cas, à leur liquidation.

Il sera non moins opportun de réglementer les prohibitions d'entrée et de sortie ainsi que les dérogations à ces prohibitions. Le défaut de coordination dans ces matières délicates a souvent causé aux commerçants alliés, dans leurs rapports avec les neutres, un grave préjudice.

L'Heure du Parlement

De M. Perchot, dans le *Radical* :

Le Parlement ne peut plus rester ignorant. Sa responsabilité est trop grande. Souvenez-vous de l'adage bien connu : « *Qui ne dit mot consent* ». Peut-il consentir par son silence aux fautes qui ont été commises et aux fautes qui le seront encore. Son devoir n'est-il pas de tâcher d'éviter des erreurs qui coûtent si cher au pays, n'est-il pas de vouloir améliorer une situation douloureuse ? N'est-il pas de savoir pourquoi, avec les meilleurs soldats du monde, le Haut-Commandement n'a pu chasser les Allemands de Noyon depuis vingt mois qu'ils y sont ? N'est-il pas d'améliorer la direction de la guerre.

De M. Alfred Capus, dans le *Figaro* :

Ou bien le Comité secret n'est qu'une opération politique destinée à épargner au Parlement le contrôle de l'opinion, ou il ne représente rien de plus ni de moins qu'un débat ordinaire de la Chambre. C'est un dilemme dont on ne se tirera pas aisément.

Une voix d'amitié

De M. Clemenceau, dans l'*Homme Enchaîné* :

Eh bien ! si la sentimentalité américaine est fidèlement interprétée par M. Whitney Warren — et tout doit nous incliner à le croire — qu'y a-t-il lieu d'attendre de sa mise en œuvre ? « *Il nous faudrait un chef* », prononce M. Whitney Warren, qui se sépare, sans aucune ambiguïté, de M. Wilson, représentant, dit-il, des voix d'une majorité politique, et non porte-parole de l'état de conscience que la guerre européenne a manifesté. Sans faire « campagne » pour l'élection de M. Roosevelt, ce qui ne pourrait être d'aucun effet à Paris, M. Whitney Warren ne cache point qu'il attend la plus heureuse révolution morale, dans le gouvernement américain, de l'élection du candidat républicain.

Parisiens souvenez-vous !

De M. Jacques Dhur, dans l'*Eveil* :

Si Paris, cœur de la France et tête du monde, n'a pas été réduit en cendres, quartier par quartier, comme les Allemands en avaient formé le projet, espérant ainsi contraindre le pays à une paix honteuse ;

Si Paris est encore debout, avec sa parure incomparable de monuments glorieux ;

C'est à Galliéni, général commandant l'armée de Paris, que vous le devez !

Parisiens, souvenez-vous !

Il fut notre Sauveur.

Humbles et grands, tous à ses funérailles !

Le roi d'Italie

De M. Maurice Barrès, dans l'*Echo de Paris* :

Depuis le début de la guerre, le roi n'a passé que très peu de jours à Rome ; il vit au milieu de l'armée, s'associant le plus qu'il peut à ses fatigues. Chaque matin, avec une suite peu nombreuse, il part, visite les positions, est acclamé par les troupes, déjeune d'un repas froid au milieu d'elles et dans toutes ses délibérations fait entrer au premier rang le désir de ménager le sang de ses soldats.

Ce qui frappe d'abord chez ce souverain, c'est la supériorité morale. On éprouve jusqu'au respect le sentiment de se trouver devant un esprit tout de délicatesse et de scrupule. Je voudrais qu'il me fût permis de reproduire simplement la suite des propos qu'il nous fut donné d'entendre, pleins de mesure et de bon sens, où apparaissaient la bonté naturelle et le profond sérieux d'un prince qui ne se lasse jamais d'élargir sa connaissance des choses.

Ils voudraient s'en aller

De la *Libre Parole* :

Les dirigeants allemands se rendent fort bien compte que l'onéreuse tactique suivie devant Verdun épuise l'armée allemande et la rend incapable d'une autre offensive. Ce n'est pas avec une réserve générale de 200,000 hommes — tout ce qui demeure dans les dépôts de l'intérieur — qu'il est possible d'entretenir au complet des corps d'armée qui, l'un après l'autre, perdent sur les pentes de Douaumont ou du Mort-Homme le tiers de leurs effectifs.

Voilà pourquoi, à Berlin, on souhaiterait détourner l'attention. Voilà pour quoi la *Gazette de Francfort* affecte d'attacher une très grande importance aux actions d'artillerie que nous soutenons du côté de Noyon et que les Anglais entretiennent devant Lens. Les Allemands voudraient bien s'en aller, ne pas s'obstiner devant Verdun. Ils cherchent les moyens d'accomplir une retraite morale et de stabiliser le front comme ils ont fait en Argonne.

Les Flacons vides — ARÔME PATRELLE — sont repris partout pour 0f05.

Les frères Navarre à l'Hôtel de Ville d'Oullins

(*De notre correspondant particulier*)

Lyon, 28 Mai. — Les frères Navarre sont arrivés à l'hôtel de ville d'Oullins à huit heures, au milieu des acclamations de la population qui les couvrit de fleurs. Les membres de la municipalité et de nombreuses personnalités, notamment le maire de Lyon, assistaient à la cérémonie qui fut courte mais impressionnante.

M. Nicod, maire d'Oullins, célébra la valeur de ses deux jeunes administrés, auquel il adressa tous ses vœux pour l'avenir.

M. Herriot les salua au nom de la ville de Lyon puis M. Navarre père remercia et pria tous les membres présents de donner un souvenir à tous les héros obscurs qui se battent pour la France. A dix heures les frères Navarre repartaient pour Paris.

La jonction russo-anglaise en Mésopotamie

Petrograd, 28 Mai. — Selon des renseignements complémentaires, la jonction d'éléments de la cavalerie russe avec les troupes britanniques de Mésopotamie eut lieu dans une région où personne ne l'attendait, par les routes du Sud extrêmement dures et presque impraticables !

La jonction a été opérée par l'adjudant des cosaques Gamalia à qui le général Baratoff avait donné pleine liberté sur le choix de la route.

Plusieurs Zeppelins survolent la Belgique

Amsterdam, 28 Mai. — On télégraphie de la frontière belgo-hollandaise au *Telegraaf* :

Hier soir, vers la tombée de la nuit, plusieurs zeppelins et avions ont de nouveau survolé le centre de la Belgique.

Ils ont pris la direction de l'ouest.

L'impôt sur le revenu en Russie

Petrograd, 28 Mai. — Conformément à l'article 87 de la loi fondamentale, les lois suivantes ont été promulguées le 28 mai :

1° Loi établissant pour les années 1916 et 1917 un impôt temporaire sur les revenus en temps de guerre, aux termes de laquelle sur les revenus à 8 % jusqu'à 15 %, il sera prélevé une taxe de 20 à 30 % sur la portion de revenu comprise entre 8 et 15 % et sur les revenus compris entre 15 et 20 % et au delà il sera perçu une taxe de 30 à 40 %.

2° Loi créant un comité spécial d'évaluation des dommages subis en raison de la guerre par les sujets russes habitant l'étranger et établissant la déclaration obligatoire des biens, meubles et immeubles des sujets ennemis et des sociétés appartenant à des ennemis.

3° Loi interdisant l'exportation des cuirs non ouvrés et des articles en cuir.

4° Loi établissant la franchise douanière pour l'importation de certaines machines servant à l'exploitation des mines.

Les déclarations de M. Wilson à la "Ligue pour assurer la Paix"

Washington, 28 Mai. — Dans le discours qu'il a prononcé devant la « Ligue pour assurer la paix », M. Wilson a déclaré que les causes de la guerre européenne importent peu actuellement et que les grandes nations devraient arriver à un accord sur les questions fondamentales concernant leurs intérêts communs et pouvant se définir de la façon suivante :

1° Chaque peuple devrait avoir le droit de choisir sa forme constitutionnelle ;

2° Les petits Etats devraient avoir droit, comme les grandes puissances au respect de leur souveraineté et de leur intégrité ;

3° Le monde devrait être délivré de toute violation de la paix ayant son origine dans une agression.

Pour assurer une paix permanente

M. Wilson conclut en ces termes : « Si nous avions jamais l'heureuse fortune de pouvoir être les promoteurs d'un mouvement en faveur de la paix entre les nations belligérantes, je suis sûr que le peuple des Etats-Unis voudrait qu'on adoptât les bases suivantes : Les belligérants devront régler par eux-mêmes leurs propres intérêts.

» 2° Association universelle des nations pour maintenir inviolées la sécurité et la liberté des mers dont toutes les nations du monde auraient la libre jouissance et pour mettre obstacle à toute guerre contraire aux traités et entreprise sans avertissement et sans en avoir soumis toutes les causes à l'opinion du monde.

Une motion contre la paix prématurée

New-York, 28 Mai.— On mande de Washington que M. Gardner, qui représente l'état de Massachussets au Congrès, a déposé une résolution déclarant l'hostilité de la Chambre des représentants à toute paix prématurée qui encouragerait le monde à croire que les nations peuvent violer impunément toute loi divine ou humaine, et exprimant son admiration pour les deux cent mille Irlandais qui combattent dans les tranchées, en France et en Belgique.

L'ATTITUDE DES ALLIÉS dans la question des îles d'Aland

Le ministère des Affaires étrangères nous communique la note suivante :

D'après certaines informations parues dans la presse, les appréhensions qui avaient pu se produire en Suède, à l'occasion de la question des îles d'Aland, auraient disparu grâce à l'intervention de la Grande-Bretagne et de la France. Le gouvernement russe aurait acquiescé volontiers et franchement aux propositions de ses alliés à cet égard.

Le gouvernement français croit devoir rétablir sur ce point l'exactitude des faits, ainsi que le gouvernement britannique a tenu à le faire lui-même.

Le gouvernement russe a donné depuis assez longtemps déjà à la Suède les assurances nécessaires pour lui procurer toutes les garanties désirables et il les a renouvelées récemment d'une façon toute spontanée sans aucune intervention de la part du gouvernement français.

Toute déclaration contraire ne répond pas à la réalité.

Le crime d'Yerres

Le peintre Louis-Pierre Gaillardin, arrêté pour assassinat du chiffonnier Antoine Crochet, aux Godeaux, a comparu hier devant le tribunal de Corbeil pour avoir le 7 mai dernier, à l'aide d'un rasoir, tenté d'égorger son amie Angèle Taillard, à Montgeron. Le tribunal l'a condamné à 3 mois de prison.

D'autre part, M. Dereux, juge d'instruction a de nouveau interrogé l'assassin qui, cette fois, changeant de thèse, a déclaré que Crochet l'avait frappé et menacé de mort.

Une fabrique de meubles incendiée à Vincennes

Nous avons annoncé hier dans nos dernières éditions qu'un violent incendie avait éclaté à 2 heures du matin dans une fabrique de meubles 22, rue de Bagnolet à Vincennes.

Les pompiers de la localité et ceux de Paris ont combattu énergiquement le sinistre qui put être maîtrisé après une heure et demie d'efforts.

Par suite de la chute d'une poutre trois sapeurs ont été blessés légèrement.

La fabrique qui a une superficie de mille mètres carrés avait cessé de fonctionner depuis la mobilisation. Les dégâts sont évalués à 600.000 fr.

COURRIER BELGE

18e liste de la souscription pour les plus pauvres des soldats belges en congé

Le patron et les ouvriers belges de l'atelier Detiou, Paris (12e et 13e vers.), 102 fr.; les ouvriers belges de l'arsenal de Puteaux (12e et 13e vers.), 60 fr.; les ouvriers wallons liégeois de Courbevoie, (10e et 11e vers.), 29 fr.; la direction et le personnel de la manufacture d'armes de Levallois-Perret (6e, 7e et 8e vers.), 339 fr. 65 ; M. Legon, industriel belge, Paris (11e et 12e vers.), 10 fr.; le personnel belge des ateliers Akoun, Neuilly (2e et 3e vers.), 113 fr. ; Aug. Haccourt, Toussaint Noirot, Jean Franck, Al. Vandendries, ouvriers belges, 9 fr. 50 ; Ferd. Verkissen, à Weert (Hollande), 20 fr.; Anonyme Rivoli, 5 fr.; le poilu de Salonique et sa mère, 5 fr.; le docteur et Mme Deschamps, 5 fr.; un groupe de poilus belges, 1 fr.; bénéfices sur ventes cartes postales illustrées montrant la dévastation de la Belgique (15e vers.), 43 fr

(*A suivre*).

Demandent une **marraine** ou un **parrain** : G. **Pirson,** B 205, 3/1, armée belge en camp. ; S. **Delforge** et H. **Harvingt,** tous deux B 143, 62e batt., en camp. ; A. **Siérard,** B 205, II/3, en camp. ; L. E. **Jossart,** B 207, 4/IV, armée belge ; L. **Surin,** B 114, II/1, en camp. ; A. **Dirix,** B 91, 4e esc., en camp. ; A. **Raemdonck,** B 35, 1re Cie, en camp. ; F. **De Dycker,** B 225, 1/1, en camp. ; M. **Guillitte,** B 207, 1/IV, en camp. ; E. **Gardien,** B 207, 2/III, en camp. ; G. **Doster,** sous-officier, G. A. 4e Cie ter., camp d'Auvours (Sarthe) ; Ed. **Vande Wyngaert,** dépôt convalescents, villa scolaire, Port-Bail (Manche) ; P. **Kuylaerts.** H. **Van Driessche** et P. **Verbiest,** tous trois hôpital complémentaire n° 2, Saint-Lô (Manche).

Avis. — Tous les soldats s'adressant au « Courrier Belge » pour l'obtention d'une marraine ou d'un parrain sont priés de faire apostiller au préalable leur demande par un de leurs chefs.

J'ai à **recommander chaudement** pour des emplois : 1° une sténo-dactylographe belge très intelligente et très exercée ; 2° un excellent employé de caisse d'épargne belge, victime du torpillage du *Sussex* et tombé, par suite, avec sa femme et ses enfants, dans une situation précaire. Adresser offres au « Courrier Belge » du *Petit Journal*.

Les **cartes postales** mises à notre disposition pour la souscription en faveur du *Foyer du Soldat Belge* reproduisent des vues de Liége, Louvain, Dinant, Charleroi, Namur, etc., après le passage des Vandales. Envoi franco de la pochette de dix cartes postales : un franc.

C. H.

La médaille militaire est remise à un brave qui a reçu 70 blessures

Moulins, 28 Mai. — La médaille militaire et la croix de guerre ont été remises au soldat Prajaux, du 85e de ligne. Ce brave n'a pas reçu moins de 70 blessures.

CONSEILS PRATIQUES

La Française fait en ce moment des prodiges ! Elle émerveille les étrangers bien plus qu'elle ne s'admire elle-même. Très simplement elle se met à tout, elle fait face à tout, avec ce courage qui s'ignore, — le plus beau, le plus vrai entre tous.

Afin d'aider la femme dans ses efforts, je n'ai aucun scrupule à placer la critique à côté de la louange. C'est pourquoi une fois encore je reviens sur la *nécessité*, afin de ne gaspiller ni son temps ni ses démarches, d'être clair, précis et franc dans les tentatives que l'on fait, quel qu'en soit le but. Comme toujours, je prends pour texte de ma petite leçon un exemple immédiat :

Je reçois une lettre me demandant « l'adresse d'une maison de fournitures médicales... » Rien de plus ni de moins. C'est de la correspondance inutile, perdue... D'abord, qu'est-ce que notre lectrice entend par « fournitures médicales » ?... Des meubles, des instruments de chirurgie, des objets de pansement, des médicaments ?... Chacune de ces choses constitue une spécialité. — Ensuite, est-ce pour acheter ou pour faire des offres de service que le renseignement est désiré ?... Que voulez-vous qu'on réponde d'utile ?... Pour une question aussi superficielle il suffirait de consulter un annuaire quelconque...

Cousine Jeanne.

BOITE AUX LETTRES

ABONNÉE CONFIANTE : Je ne puis vous satisfaire en ce moment que par lettre.

BERTHE : La « Véritable Eau de Ninon » prolonge la jeunesse du visage. Mandat 6.50. Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

D. R. P. L. : Rien à faire. Ça viendra... Et puis, vous devez être si gentil comme ça !...

ANGEVINE : Le courant électrique *ne se sent même pas* quand on obéit aux méthodes modernes.

Autour de Paris

SEINE-ET-MARNE

Lagny-sur-Marne. — Des ouvriers travaillant à la réfection du pont de fer que les Anglais firent sauter en septembre 1914 à l'approche de l'armée allemande, ont trouvé dans le fond de la rivière de Marne trois obus allemands non éclatés datant de la guerre 1870-71.

Quincy-Ségy. — Au lieudit le « Compte-d'Orge », Mme Lefèvre, en compagnie de Mme Pierre, cultivatrice, coupait des chardons pour le compte de cette dernière, ayant à ses côtés ses enfants Marius et Roger, âgés de 7 et 8 ans, qui, en jouant avec des allumettes, mirent accidentellement le feu à une importante meule de paille.

Notes sur la Philatélie

Les filigranes
(*Suite*)

La question des filigranes est une des plus importantes en philatélie. La valeur d'un timbre varie, en effet, bien souvent dans des proportions considérables, suivant qu'il a ou n'a pas de filigrane, ou qu'il a tel ou tel filigrane.

Le filigrane est généralement peu visible. Quelquefois cependant il suffit, pour l'apercevoir, de bien débarrasser le timbre du papier qui y est adhérent : le filigrane apparaît alors sur le verso du timbre.

Dans les cas difficiles, divers moyens sont usités ; le plus simple consiste à examiner le timbre par transparence, de préférence près de la flamme d'une lampe, en concentrant avec la main les rayons lumineux sur le timbre. On peut aussi placer le timbre à examiner sur un objet noir, une manche d'habit, par exemple, de manière que le verso soit tourné à l'extérieur. Quand ces procédés ne suffisent pas, on applique le timbre renversé, sur le fond noirci d'un godet spécial, on l'imbibe de benzine et le filigrane se détache très nettement en couleur noire.

La benzine pure n'altère pas les timbres et s'évapore presque instantanément.

Définitions des principaux termes employés en Philatélie.

Burelage. — Réseau de lignes — généralement courbes — entre-croisées et plus ou moins serrées, constituant le fond d'un timbre (Alsace-Lorraine, etc.).

Caractères syllabiques. — Inscriptions japonaises, comprenant quarante-sept variétés, placées sur certaines émissions de timbres du Japon, soit dans un petit carré situé à l'intersection des deux branches de feuillage, soit vers la partie inférieure du timbre. Ces inscriptions ne sont autre chose que des chiffres ou lettres de contrôle.

Centre renversé. — Se dit d'un timbre dont la partie centrale (effigie ou sujet quelconque) est renversée par rapport aux inscriptions du cadre.

Charnières. — Petits rectangles de papier pelure gommé, à l'aide desquels on fixe les timbres sur les albums.

Dentelé. — Timbre dont les bords ont été perforés à l'emporte-pièce, pour en faciliter la séparation à la main, sans avoir besoin d'avoir recours aux ciseaux, comme c'est le cas pour les timbres *non dentelés*. Lorsque le mot *dentelé* est suivi d'un chiffre, 14 par exemple, cela signifie que la dentelure comprend 14 dents sur *une longueur de deux centimètres* ; lorsqu'il y a deux chiffres, avec le signe × (multiplié par), 13×14 par exemple, le timbre a 13 dents (toujours sur deux centimètres) sur les côtés horizontaux et 14 sur les côtés verticaux. Il y a aussi des dentelures — ou plutôt des perforations — qui ne sont pas faites à l'emporte-pièce et affectent la forme de points, de serpentins, de dents de scie, etc.

Pour évaluer la dentelure des timbres, on se sert d'une mesure en carton ou en celluloïd, qui porte le nom d'Odontomètre.

Emission. — Ensemble des timbres créés en vertu d'un décret.

Emission abusive. — Emission dont l'utilité est contestable, soit en raison des fortes valeurs qu'elle comprend et qui ne sont pas utiles pour les besoins postaux, soit parce qu'elle succède trop rapidement à une autre émission, qu'il n'y avait aucune raison de supprimer.

A.-B. de L.

Le Derby anglais se courra demain

Le Derby, la grande épreuve, l'épreuve suprême, le « big event », pour employer le terme consacré, le Derby fondé en 1780, sera couru demain en Angleterre pour la cent trente-septième fois. Cependant, si fidèles, si attachés qu'ils soient à leurs coutumes, nos vaillants alliés de Grande-Bretagne, par une grave dérogation datant de l'an dernier, en ont changé le lieu et le jour. Le New-Derby Stakes, le derby de guerre, se courra pour la seconde fois à Newmarket au lieu d'Epsom, un mardi au lieu d'un mercredi.

Le nombre des partants, au 30 mai 1916, sera moins élevé que celui du 15 juin 1915. Il y eut 17 partants en 1915 ; il n'y en aura guère que douze ou treize en 1916 ; mais la qualité suppléera à la quantité.

Les couleurs de S. M. le roi George V seront peut-être représentées par Spey Pearl. Plus certains toutefois sont les départs de : Canyon, à lord Derby ; Ferox, à M. C. E. Howart ; Fifinella et Atheling à M. E. Hulton ; Figaro, à M. L. Neumann ; Flaming Fire, à M. F. C. Stern ; Forest Guard, au colonel Hall Walker ; Gilbert the Filbert, à M. J. W. Burton ; Harleston à Lady James Douglas ; Kwang Su, à M. Fairie Nassovian, à M. J. Sanford ; Polydamon, à M. C. T. Garland ; Sirian, à M. J. B. Joël. Les écuries françaises ne seront pas représentées.

Qui gagnera le « Blue Riband? » Le retrait de Clarissimus, vainqueur des Deux Mille Guinées, le 3 mai dernier, rend la course assez ouverte. Il est vrai que depuis Clarissimus fut battu par Figaro, dont Kwang Su avait eu raison ; tous deux sont, d'ailleurs, les favoris du marché avec la pouliche Canyon, gagnante des Mille Guinées. Demain soir, le différend sera tranché, le résultat sera connu. Jeudi, le derby des pouliches, les Oaks, qui datent de 1779. Cette appellation des Oaks, des Chênes, vient d'une propriété seigneuriale, voisine d'Epsom, qui appartenait, au dix-huitième siècle, à un lord Derby, premier propriétaire gagnant, avec une pouliche du nom de Bridget, de cette épreuve demeurée d'autant plus célèbre dans toute l'Angleterre qu'elle porte l'âge vénérable de 138 ans.

La Morlaye.

AUX TUILERIES

La Cité reconstituée

Le Président de la République vient d'inaugurer solennellement l'Exposition de la Cité reconstituée qui présente un très haut intérêt en raison des nouveautés offertes aux visiteurs.

La plus remarquable est assurément la *Boizine*. La *Boizine* est un nouveau procédé pour la reconstitution des boiseries, sculptures, décorations anciennes et modernes. Cette matière est lavable, inaltérable à la chaleur et à l'humidité, très solide, imputrescible et ininflammable. (Médaille d'or, Lyon 1914.) La *Boizine* a sa place tout indiquée à l'Exposition des Tuileries, car son emploi permettra de décorer de façon artistique les immeubles à reconstruire dans les contrées dévastées par la guerre.

Le pavillon de la *Boizine* présente une reconstitution d'église des XVe et XVIe siècles : l'autel, la chaire, les stalles, les boiseries ajourées font un ensemble véritablement remarquable qui dépasse par le parfait de l'imitation tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Des reproductions de boiseries anciennes ont été également fort remarquées. M. le président de la République et les visiteurs officiels, très intéressés, ont adressé leurs chaleureuses félicitations à M. Hieulle, directeur de la *Boizine*, 47, rue de la Victoire.

Le *Ruberoïd*, qui constitue la toiture idéale, trouve dans cette Exposition de très nombreuses applications qui valent de vives félicitations à l'agent général, *M. L. Chadenier et Cie*, 26, rue de Châteaudun, Paris.

La Société *Heinz* qui fabrique dans son usine de Saint-Ouen et met en vente dans ses magasins de la rue Tronchet, 2, des modèles si remarquables d'appareils électriques, a réuni aux Tuileries, dans un stand particulièrement intéressant, les piles et accumulateurs dont l'utilisation se prête à tous les détails de l'habitation : sonneries, postes d'appels, éclairage, etc. Cette Exposition est pour la Société *Heinz* une consécration nouvelle des succès qui ont affirmé sa renommée dans toutes les grandes manifestations industrielles internationales, et le Président de la République a vivement félicité M. Heinz à la fois comme exposant et comme fournisseur de la Défense Nationale.

ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

4 MAI

Les Allemands attaquent au Mort-Homme. Ils sont repoussés par nos tirs de barrage. Par contre, nous élargissons nos gains autour de cette position. — Sur le front italien, les Autrichiens attaquent en force ; ils sont partout repoussés et leurs pertes sont énormes. — Les Français occupent Florina, sur la ligne de Monastir à Salonique.

5 MAI

Violente attaque allemande contre la cote 304. Repoussé sur l'ensemble du front, l'ennemi prend pied dans quelques points d'une tranchée avancée. Bombardement violent à l'ouest de la Meuse. — Deux avions boches sont abattus par nos alliés sur le front anglais. — Deux zeppelins sont détruits : l'un à Salonique, l'autre sur les côtes du Sleswig.

6 MAI

A Lassigny, nous faisons des prisonniers et infligeons des pertes à l'ennemi. A la cote 304, nous évacuons une partie de nos tranchées sur les pentes nord. — Au nord-ouest de Krochine, les Allemands prennent l'offensive ; les Russes les mettent en fuite. — De fortes attaques autrichiennes sont repoussées par les Italiens sur le Cukla. — L'équipage du zeppelin abattu à Salonique est fait prisonnier.

7 MAI

A l'est et à l'ouest de la Meuse, la bataille reprend avec acharnement ; après de multiples assauts meurtriers, l'ennemi prend pied sur une longueur de 500 mètres, dans notre première ligne. Au cours d'une bourrasque, une vingtaine de nos « saucisses » rompent leurs amarres. Plusieurs sont emportées dans les lignes allemandes. Dans la direction de Bagdad, les Turcs se replient en hâte.

8 MAI

Triple échec des Allemands devant Verdun. Nous rejetons l'ennemi des éléments de première ligne dont il s'était emparé la veille. En Russie, au sud d'Ilkust, les Allemands prennent l'offensive sans succès. Sur le front italien, vives rencontres d'infanterie défavorables aux Autrichiens. Près de Varna, un sous-marin allemand heurte une mine et coule.

9 MAI

Une série d'attaques allemandes, à gros effectifs, contre la cote 304, sont repoussées. L'avance russe en Asie Mineure se développe ; les Turcs attaquent dans la direction d'Erzindjan ; ils subissent des pertes écrasantes. Les Italiens s'emparent près de Tofana, d'une importante position à 2.835 mètres d'altitude. Les soldats australiens et néo-zélandais débarquent à Marseille.

10 MAI

Une forte attaque allemande contre la cote 287 est complètement repoussée. Nous nous emparons de quelques éléments de tranchée sur les pentes de Mort-Homme. Au Caucase, les Russes occupent Kasrichirin. Un sous-marin français coule un transport autrichien dans l'Adriatique. La disette s'accentue en Allemagne ; au cours d'émeutes, 150 magasins sont pillés à Berlin. Il y a pour 1.200.000 marks de dégâts.

AVIS ET COMMUNICATIONS

Aujourd'hui :

Ecoles commerciales de l'avenue Trudaine et de la rue Armand-Moisant. — Concours des brevets d'externat, 39, avenue Trudaine, 8 h. du matin.

Syndicat de l'épicerie française. — Réunion à 3 heures, hôtel syndical, 32, rue du Renard.

Vestiaire Parisien. — L'œuvre, qui depuis sa fondation a habillé plus de 78,000 malheureuses victimes de la guerre, a organisé une collecte de vieux vêtements et chiffons utilisables à raison de 0,20 le kilo aux adresses ci-dessous : 34, rue Berger ; 128, rue Réaumur ; 16, rue Béranger ; Marché de l'Ave Maria ; 13, rue du Cardinal-Lemoine ; 16, carrefour de l'Odéon ; 4, rue de Varenne ; 6, avenue Wagram ; 37, rue d'Alsace ; 34, rue de la Folie-Méricourt ; 4, rue Fabre-d'Eglantine ; 69, rue de Tolbiac ; 79, rue Froidevaux ; 14, rue Frémicourt ; 9, rue Pierre-Guérin ; 52, rue des Dames ; 51, rue de la Goutte-d'Or ; 57, rue de Belleville. On recevra également avec reconnaissance les dons de vêtements.

LES SPORTS

FOOTBALL ASSOCIATION

Les « Banquiers » gagnent. — Hier après-midi, au vélodrome du Parc des Princes, en présence de 2,000 spectateurs, le Club Athlétique de la Société Générale, par une très nette victoire sur l'Association Sportive Française, a affermi son classement de la Coupe Nationale qu'il doit maintenant gagner, sauf surprise improbable de la part de l'Union Sportive Amicale de Clichy. Les « Banquiers » gagnèrent par 2 buts à 0, après avoir presque constamment dominé l'A. S. Française. Le premier but fut marqué dans la première mi-temps par Faure et le deuxième dans la seconde partie du jeu par Falize.

Le C. A. S. G. compte maintenant 10 points au classement, le Stade Français 9, l'A. S. Française 8, et l'U. S. A. de Clichy, 5.

Les autres matches de la journée. — Voici, en dehors du match A. S. F.—C. A. S. Générale, les matches intéressants de première série joués hier après-midi :

Challenge de « La Renommée » (Ligue). — Union Sportive Suisse bat Red Star Amical Club, 3 buts à 0.

Coupe Nationale de l'U. S. F. S. A. — Stade Français bat Union Sportive Amicale de Clichy, 2 buts à 1.

Challenge des « Marie-Louise » (joueurs des patronages de moins de 18 ans). — Demi-finale : Association Sportive du Patronage La Joannaise bat Union Sportive de Passy, 4 buts à 2.

Coupe des Jeunes (joueurs de moins de 17 ans). — Demi-finale : Gallia Club bat Margarita Club du Vésinet, 3 buts à 1.

Coupe de la Nouvelle France. — Société Athlétique Parisienne bat Association Sportive Amicale, forfait.

Club Sportif Argenteuillais bat Union Sportive Amicale de Villeneuve, forfait.

A l'entraînement : Club Français bat Club Athlétique de Vitry, 8 buts à 1.

Club Sportif Parisien et Club Athlétique du XIVe, match nul, 1 but à 1.

CYCLISME

Trébis gagne Ville-d'Avray-Limours. — Hier après-midi s'est disputée la classique course cycliste de Paris à Limours et retour qui fait partie du calendrier de préparation militaire de la Société des Courses. Sur cent douze coureurs inscrits, 91 se présentèrent au départ et 52 terminèrent avant la fermeture du contrôle. Un public nombreux s'était rendu à Ville d'Avray où s'accomplissaient les formalités du départ et de l'arrivée. Trébis lâche tous ses concurrents au retour, dans la côte de Châteaufort et termine les 50 kilomètres avec 1 minute 1/2 d'avance. Voici les résultats :

1. Paul Trébis (U. V. IXe), 1 h. 41 m. 51 s. 3/5 ; 2. M. Grellet (V. C. P.), 1 h. 43 m. 11 s. ; Andrault (V. C. P.) à 2 longueurs ; 4. Douarin (V. C. P.) à 4 longueurs ; 5. Samson, 1 h. 43 m. 23 s. ; 6. Clotaire Rezé ; 7. Armand Lemée ; 8. Georges Hautin ; 9. Rémy Jacobs ; 10. Félix Gaisne ; 11. Charles Renaud ; 12. Albert Robert ; 13. Marcel Rossigneux ; 14. André Richard ; 15. Fernand Pétiot, etc.

L'épreuve était dotée de 20 prix.

Cinquante et un nouveaux Audax. — Sur un itinéraire en circuit de 200 kilomètres, partant de la porte Dorée et aboutissant à la porte Maillot, après avoir passé par Etampes, Rambouillet et Versailles, « l'Auto » organisait hier une sortie officielle pour l'obtention du brevet d'audax cycliste. Sur 67 inscrits, 61 se présentèrent au départ et 51 terminèrent le parcours dans le temps imposé de 15 heures. Une jeune femme, Mlle Juliette Ganier, termina l'épreuve.

Montgeron-Melun et retour. — La Fédération Cycliste et Athlétique Française a fait disputer hier, sur la route Montgeron, Corbeil, Melun, Lieusaint, Montgeron, son Prix d'Ouverture. 49 concurrents prirent le départ et 21 terminèrent les 50 kilomètres en moins de 2 heures. Voici les résultats :

1. Fortier (C.A.S.G.) ; 2. Hennequin (C.A.S.G.), à 3 longueurs ; 3. Bethery (A.C.P.) ; 4. Jouanneau (U.S.N.) ; 5. Huet (C.A.S.G.) ; 6. Paillardin (ind.) ; 7. Pouillot (tombé et remonté), U. A. XXe, en 1 h. 39 ; 8. Saux (U.A. XXe), en 1 h. 41 ; 9. Ligonie (ind.) ; 10. Choullier (S.A.P.).

COURSE A PIED

Le Challenge Vermeulen. — Le premier match de cette épreuve interclubs organisé par la F.S.A.P.F. opposait hier matin, sur la piste de Gentilly, le Cercle des Sports de France à la Jeunesse Amicale Sportive Parisienne. Le Cercle gagna, totalisant 27 points contre 36 à l'équipe adverse. Voici le classement individuel des trois épreuves :

400 mètres : 1. William (C.S.F.) ; 2. Lebègue (C.S.F.) ; 3. François ; 4. Collet ; 5. Rudloff, etc.

1,000 mètres. — 1. William (C.S.F.), 2' 52" 2/5 ; 2. Longchal, à 8 mètres ; 3. François ; 4. Tesse ; 5. Aubé ; etc.

8 kilomètres. — 1. Longchal (J.A.S.P.), 26'47"2/5 ; 2. Aubé (C.S.F.), à un tour ; 3. William ; 4. Picard ; 5. Ponthieu, etc. Course superbe de Longchal.

LAWN TENNIS

Le Stade et le Racing font match nul. — Un match intéressant opposait hier matin, sur les courts de la Croix-Catelan, les joueurs de lawn tennis du Stade Français et du Racing Club de France. En simple le Racing prit le meilleur, gagnant 5 parties sur les 8 disputées où Mme Pigueron et Clerc et Mlle Coutot et R. Barbas se firent particulièrement applaudir. Un autre match disputé fut en simple celui où R. Danet (B.C.F.) battit Clerc (S.F.), par 6-3, 4-6, 8-6. Le résultat général fut nul, les deux équipes gagnant chacune 7 parties.

Programme des spectacles

Ce soir :

Comédie-Française. — Relâche.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — Relâche.
Gaîté, 8 h. 1/2. — Cœur de Française.
Porte-Saint-Martin. — Relâche. — (Mar., mer., jeu., sam., dim., à 8 h. 1/4 ; jeu., dim., 2 h. 1/4, la Flambée.)
Palais-Royal, 8 h. 1/2. — Le Veilleur de Nuit, Chez les Benoiton. — (T. les jours, à 8 h. 1/2 ; jeudi, dim., à 2 h. 1/2.)
Th. Antoine, 8 h. 3/4. — Papillon dit Lyonnais le Juste. — (T. les j. 8 h. 3/4 ; jeu., dim., 2 h. 1/2.)
Ambigu, 8 h. — La Femme X... — (Mar., jeudi, sam., dim., 8 h. ; dim., 2 h.) Jane Hading.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 1/4. — Potash et Perlmutter.
Gymnase. — Relâche.
Renaissance, 8 h. 1/2. — Une Nuit de Noces (dernière).
Variétés, 8 h. 1/2. — La Belle de New-York.
Châtelet, relâche. — (Sam., dim., 7 h. 50 ; jeudi, dim., 2 h., les Exploits d'une petite Française.)
Vaudeville. — Jules César. — Tous les jours ; matinée 2 h. 1/2, soirée 8 h. 1/2.
Apollo, 8 h. 1/4. — La Demoiselle du Printemps.
Trianon-Lyrique. — Relâche.
Déjazet, 8 h. 1/2. — Les Surprises du Divorce.
Cigale, 8 h. 1/2 — Elle est très... bizonde !
Folies-Bergère. — La Revue des Folies-Bergère.
Marigny. — Revue de Rip.
Olympia, 8 h. 1/2. — Spectacle varié.
Alhambra. — Attractions variées.
Casino de Paris, 8 h. 30. — Music-Hall.
Concert Mayol, 8 h. 1/2. — Dumeny, L. Dulue.
Scala. — Vas-y, Pépère !
Eldorado, 8 h. 1/2. — Spectacle varié.
Nouveau-Cirque, 8 h. 1/2. — Relâche.
Médrano, 8 h. 1/2. — Attractions.
Gaîté Rochechouart, 8 h. 1/2. — Au Pas de charge.

LA TEMPÉRATURE

Hier. — A Paris, temps lourd et orageux, marqué de quelques averses.

Thermomètre. — Midi, 21° ; 9 h., 17° ; minuit, 15°.

Bureau central météorologique. — La température a monté sur nos régions.

Aujourd'hui. — Soleil : Lever, 3 h. 56 ; coucher, 7 h. 40. — Lune : Lever, 2 h. 7 ; coucher, 5 h. 47.

Prévisions. — En France, le temps va rester nuageux, brumeux et assez chaud ; des pluies sont encore probables.



Le vin est cher

Tout le monde le déplore à l'avant aussi bien qu'à l'arrière ! Aussi convient-il de se rappeler plus que jamais avec quelle facilité chacun peut couper son vin, de façon pratique et hygiénique, grâce à l'eau composée avec les

LITHINÉS du Dr GUSTIN

Cette eau ainsi minéralisée est alcaline et lithinée, légèrement gazeuse; elle donne au vin une saveur exquise. Ses propriétés curatives et préventives universellement connues la rendent indispensable aux bien portants aussi bien qu'aux malades atteints d'affections des

reins, vessie, foie, estomac, intestins

1.20 la boite de 12 paquets



Ce qui met le prix du litre à 10c.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies

Dépôt général : 111, rue du Mont-Cenis, Paris.

Courrier des Théâtres

Au bénéfice du Foyer du soldat aveugle, fondation intéressante entre toutes, fut représentée au théâtre des Champs-Elysées une œuvre de vraie psychologie, noblement écrite et pensée par M. Georges Rivollet, par surcroît d'un intérêt scénique puissant. Nous reverrons, je pense, bientôt *Jérusalem* jouée régulièrement sur un théâtre moins exceptionnel.

Mme Bartet, la plus grande de nos comédiennes, a joué le rôle de Domitia avec une émotion qu'elle imposa au public entier, et Mlle Renée du Minil prouva que la Comédie eut bien tort de se priver de son remarquable talent. On applaudit beaucoup aussi MM. Albert Lambert, Paul Numa, Fenoux, Denis d'Inès, Lafon.

Pour *Jérusalem*, Massenet aux dernières heures de sa vie, écrivit quelques pages de musique, pure, sensible, colorée : ce fut hélas ! son chant du cygne. — G. B.

Ce soir, à 8 h. 1/2, au Palais-Royal, première représentation (à ce théâtre) de *le Veilleur de Nuit*, comédie en 3 actes de M. Sacha Guitry, et de *Chez les Benoiton*, un acte de M. A. Willemetz. (Répétition générale, cet après-midi, à 2 h. 1/2).

Spectacles de la semaine :

Comédie-Française. — Mardi 8 h., *les Précieuses ridicules, scène de Démocrite, l'Eté de la Saint-Martin, Shylock* (4e tabl.). — Mercredi 8 h. 1/2, *le Marquis de Priola*. — Jeudi 1 h. 1/2, *les Rantzau* ; à 8 h., *Psyché*. — Vendredi 8 h., *le Dédale*. — Samedi 8 h., *les Affaires sont les Affaires*. — Dimanche 1 h. 1/2, *Horace, le Menteur* ; 8 h. 1/2, *le Marquis de Priola*.

Opéra-Comique. — Jeudi 8 h., *Sapho*. — Samedi 7 h. 1/2, *Carmen*. — Dimanche 1 h. 1/2, *Paillasse, Lakmé* ; à 8 h., *Werther*.

Odéon. — Mardi 8h., *Fédora*. — Mercredi 8 h., *l'Espionne*. — Jeudi 2 h. et 8 h., *Tricoche et Cacolet*. — Samedi 8 h., *Tricoche et Cacolet*. — Dimanche 2 h. et 8 h., *Tricoche et Cacolet*.

Trianon-Lyrique. — Mardi 8 h. 1/4, *les Cloches de Corneville*. — Mercredi 8 h. 1/4, *Rigoletto*. — Jeudi 2 h. 1/4, *les Noces de Jeannette, la Fille du Régiment* ; à 8 h. 1/4, *les Mousquetaires au Couvent*. — Vendredi 8 h. 1/4, *la Fille de Mme Angot*. — Samedi 8 h. 1/4, *Rigoletto*. — Dimanche 2 h. 1/4, *les Cloches de Corneville* ; à 8 h. 1/4, *la Dame Blanche*. — Lundi 5 juin, gala populaire des Trente Ans de Théâtre.

L'Opéra a fermé ses portes hier dimanche. Réouverture, en automne, après l'exécution de divers travaux.

Dernières : à l'Odéon demain mardi et après-demain, deux dernières de *Fédora* et de *l'Espionne*.

Au théâtre Antoine, brillante reprise de *Papillon dit Lyonnais le Juste*, l'amusante comédie de Louis Bénière, avec Gémier, extraordinaire de vérité et de pittoresque dans le rôle principal, qui compte parmi les plus remarquables créations de ce parfait artiste.

A la mairie du 6e arrondissement, les « Massettistes » ont donné hier leur 10e fête annuelle en l'honneur de l'auteur du « Rhin allemand » sous la présidence de Mme Allain Targé.

Après une allocution de M. Paul Peltier, vice-président, a commencé une matinée charmante où l'on a applaudi entre autres *l'Etoile du soir*, avec musique inédite de Mlle Suzanne Moine, par Mme Alberty, de l'Opéra et *A quoi rêvent les jeunes filles* par les artistes du théâtre Alfred de Musset.

Concert Mayol. — Trois dernières représentations de Duméný et sa troupe.

Au Nouveau Cirque, aujourd'hui lundi, demain mardi, relâche. Mercredi, première représentation de *le Mariage de Cairoli*, fantaisie nautique à grand spectacle de Mauprey.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20 : *les Mariés d'un jour ; l'Angleterre est prête* (3e partie) ; Film de guerre : *le Général Gouraud passe en revue des troupes russes*. Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Téléphone : Marcadet 16-73.

Au Pathé-Palace, 32 Bd des Italiens et 6, rue du Helder, de 2 h. à 11 h. : *Rigadin l'échappe belle !...* ; Actualités du front.

Omnia-Pathé. — *Télégraphie sans fil ; l'Homme n'est pas parfait ; Rigadin l'échappe belle* ; Actualités militaires.

Au Cirque d'Hiver, à 2 h. 1/2 et à 8 h. 1/2 : *la Télégraphie sans fil ; Rigadin l'échappe belle !...* ; Vues du front.

DÉFENDEZ VOTRE ESTOMAC

contre la gastralgie et la dyspepsie en vous mettant au régime du Phoscao qui, en quelques jours, supprime les douleurs, les tiraillements, les pesanteurs, les aigreurs, les renvois, les oppressions, les mauvaises digestions.

Le Phoscao - *spécialité française* - régénère le sang et fortifie l'organisme. C'est le plus puissant des reconstituants en même temps que le plus exquis déjeuner.

Faites un essai avec l'échantillon envoyé gratuitement.

Écrire à l'Administration du PHOSCAO 9, Rue Frédéric-Bastiat PARIS

EN VENTE : Pharmacies et Épiceries : 2.45 la boite (prix imposé)

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

L'homme souffre et meurt par son appareil urinaire et particulièrement par sa prostate, beaucoup plus que par n'importe quel autre organe. Il n'existe pas de maladies entraînant des conséquences aussi pénibles et désastreuses, tant au moral qu'au physique. Or, il est parfaitement prouvé aujourd'hui que les maladies urinaires les plus invétérées et les plus graves (prostatite, hypertropie de la prostate, cystite, urétrite, suintement, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, impuissance, etc.), sont complètement guéris sans interventions nuisibles, sans opération, par la nouvelle et sérieuse méthode de la Clinique et du Laboratoire Urologique de Paris, 8, rue du Faubourg-Montmartre. Cette nouvelle méthode scientifique, extrêmement efficace et tout à fait spéciale, possède une puissance curative profonde de beaucoup supérieure à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Elle conduit à une véritable guérison complète et définitive tout en étant absolument inoffensive et facilement applicable pour le malade sans perte de temps.

Rappelons que le Laboratoire urologique de Paris, 8, rue du Faubourg-Montmartre, très sollicité, qui traite également avec succès la syphilis et les maladies de la peau, répond gratuitement à toutes les demandes de consultation qui lui sont adressées par lettres détaillées ou par ceux qui se présentent.

Les Pilules Pink ne font pas attendre

Rapide guérison d'une dactylo

Après quelques jours de traitement avec les Pilules Pink, une jeune dactylo s'est vue débarrassée d'une anémie qui la minait depuis plusieurs mois. Avec les Pilules Pink on n'attend pas.



Mlle Marie-Louise POMMIER
Cl. Charles

« Je n'ai qu'à me féliciter d'avoir pris les Pilules Pink, écrit-elle. Sans elles, j'en suis sûre, je n'aurais pas pu sortir de l'état d'anémie dans lequel je me débattais depuis plusieurs mois. J'étais affaiblie au plus haut point. J'avais beaucoup maigri et je ne pouvais presque plus rien manger. En outre, je souffrais constamment d'oppression, de palpitations et de migraines. Je n'avais plus de couleurs. Voyant que, malgré fortifiants et remèdes, je m'affaiblissais de plus en plus et que j'allais être obligée de cesser de travailler, j'ai voulu faire un dernier essai avec vos Pilules Pink. Les Pilules Pink ne m'ont pas fait attendre longtemps. Je me suis sentie mieux dès les premières pilules. Il me serait difficile de préciser comment se faisait sentir ce mieux, car j'éprouvais un bien-être général. Je mangeais avec appétit, je digérais bien, je me sentais plus forte, j'avais plus chaud, je travaillais sans autant de fatigue. J'ai repris non seulement bonne mine, mais encore mon poids a augmenté rapidement. Je suis, en effet, de 45 kilos que je pesais au début du traitement, remontée à 52, mon poids actuel. Il y a plusieurs mois que j'ai cessé le traitement des Pilules Pink et cependant leur bonne influence a persisté, puisque je n'ai pas cessé de me bien porter. »

Mlle Marie-Louise Pommier, la signataire de cette lettre, est dactylographe à l'usine Alfred Chancerelle, Concarneau (Finistère).

L'anémique qui prend les Pilules Pink n'attend pas longtemps sa guérison. Il manque de sang. Or, les Pilules Pink donnent du sang riche et pur avec chaque pilule. Les Pilules Pink guérissent l'anémie comme le pain guérit la faim.

Elles sont souveraines dans toutes les maladies ayant pour origine pauvreté du sang ou faiblesse des nerfs : chlorose des jeunes filles, faiblesse générale, maux d'estomac, migraines, palpitations, irrégularités, épuisement nerveux.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les phamacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris : 3 fr. 50 la boite, 17 fr. 50 les six boites, franco.

Le Docteur DUPEYROUX, 5, Square de Messine, 5, Paris, envoie gratis et franco sur demande sa méthode nouvelle de traitement des TUBERCULOSES *pulmonaires, laryngées, osseuses, ganglionnaires, péritonéales, cutanées, Coxalgies, Tumeurs blanches, Arthrites bacillaires, Bronchites chroniques, Crachements de sang*, avec preuves de l'efficacité puissante de cette méthode.

SAGE FEMME 1re cl., consulte tous cas, tous les jours et dim. ou écrire 31, Avenue Rapp, 31, 2me à gauche. (*Champ-Mars, Ecole Militaire.*). Prix modérés.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

Le Gérant : G. Lasseur

Imprimerie du **Petit Journal** (Volumard, imp.).

Imprimé sur machines Marinoni

Papiers des papeteries Darblay

FEUILLETON du **Petit Journal** du 29 Mai 1916

—61— (*)

Le Fiancé de l'Alsacienne

DEUXIÈME PARTIE

LUDWIG, MATHIAS ET Cie

I

Le petit café blanc

— Quarante-huit !

— Quarante-neuf !

— Cinquante ! Pas un fifrelin de plus ! Un point encore et c'est pour vous !

« Ah ! cette manille à trois. Je ne puis m'y habituer !

— Que veux-tu, Chaillou ! C'est la guerre ! Tous nos camarades sont partis ! Nous nous trouvons réduits à notre plus simple expression... Il n'y a plus que les vieilles barbes comme nous...

« Alors... cinquante... personne ne dit cinquante et un... à toi, Chaillou !

Chaillou, garçon de bureau au ministère de la Guerre, comme les deux camarades avec lesquels il était attablé devant un guéridon du petit café de la rue Saint-Dominique... Chaillou ramassa les cartes retournées sur le tapis timbré à la marque de fabrique d'un quinquina célèbre et les inséra dans le jeu qu'il tenait à la main.

— Fichue rentrée ! grommelait-il ; rien de rien dans la « surprise » ! Comment voulez-vous que je fasse cinquante avec ça !

« Non ! je vous dis... cette manille à trois...

La porte du café, s'ouvrant brusquement, interrompit les jérémiades du garçon de bureau.

— Tiens ! s'écria-t-il avec un sourire de satisfaction en reconnaissant le nouveau venu. Monsieur Rouffach !... Pas trop tôt !... On vous croyait mort ! Vous allez faire le quatrième !...

— Asseyez-vous vite, docteur ! s'exclama un des deux partenaires de Chaillou. Notre camarade ne fait que pester contre... la manille à trois !

Mais Monsieur Rouffach, tout en serrant les mains tendues vers lui, protestait doucement.

— D'abord, disait-il, ne m'appelez donc pas toujours « docteur »! J'ai suivi, j'en conviens, jadis, quelques cours de médecine ; mais je ne suis pourvu d'aucun diplôme.

« Je suis propriétaire, directeur si vous voulez, de la maison de santé du 412 faubourg Saint-Jacques, et c'est tout...

— Bien, bien ! interrompit en riant le garçon de bureau qui venait de susciter cette... rectification. Asseyez-vous, monsieur le... directeur ! et prouvez-nous que vous êtes toujours resté celui que nous admirions, avant votre départ, comme docteur... ès manille !

Monsieur Rouffach disait vrai.

Il n'avait aucun droit à ce titre de « docteur » que lui décernait si généreusement le camarade du garçon de bureau Chaillou.

Possédait-il plus de droits à porter le ruban liséré de vert et de noir qui ornait sa boutonnière ?... Sans doute, bien que ses soixante et un ans à peine sonnés en fissent un bien jeune combattant de la guerre de 70 !

Tout le monde, d'ailleurs, au petit café blanc, connaissait et estimait le directeur de la maison de santé du faubourg Saint-Jacques.

Bien avant la déclaration de guerre, il entrait, un soir de pluie terrible, dans l'établissement de la rue Saint-Dominique qui regorgeait alors d'employés et d'huissiers du ministère voisin, accoutumés à s'y livrer, à l'heure de l'apéritif, aux douceurs de la manille aux enchères.

Il s'asseyait, après avoir prié le garçon de café de mettre son parapluie, ruisselant d'eau, dans la cuisine pour éviter une inondation, à une table déjà occupée par d'autres consommateurs.

La pluie ayant cessé et le verre du client inconnu se trouvant vide, ce dernier payait et sortait dans la rue après un salut collectif.

Le lendemain, le nouveau client du petit café blanc pénétrait, de meilleure heure que la veille, dans le débit encore presque désert.

Il s'installait à une table et se plongeait, humant à petites gorgées le contenu d'un verre placé près de lui, dans la lecture d'un journal du soir.

Les consommateurs habituels ne tardaient pas à arriver.

Monsieur Rouffach s'empressa de s'excuser d'avoir pris « la table de ces messieurs » ; il s'écartait un peu, faisait place aux arrivants qui, après de banals remerciements, se mettaient à jouer leur jeu favori.

Le nouveau client suivait sans mot dire les parties engagées, se contentant d'approuver du geste, de temps à autre, un coup habilement joué.

Les jours suivants, Monsieur Rouffach, en arrivant au café après que les employés du ministère y étaient déjà installés, salua l'un, sourit à l'autre, félicita un troisième d'avoir réussi à sauver un « manillon » fortement compromis.

La soucoupe indiquant le prix de la consommation bue par Monsieur Rouffach traînait à côté de celles des joueurs ; le perdant, à qui le nouveau client avait offert un excellent cigare, la joignit à la pile des soucoupes perdues par lui — une politesse en vaut une autre !

Monsieur Rouffach, quelques jours après, remplaçait, comme « quatrième à la manille, » un joueur absent ; en quittant le café, il serrait les mains de ses nouveaux amis et s'exprimait « en aparté » sa satisfaction en s'appelant, soi-même ! par son petit nom :

— Mon vieux Mathias ! murmurait-il tout souriant, ça y est ! Herr Ludwig Wenzel sera content !

Monsieur Mathias Rouffach, décoré de la médaille de 70, directeur de l'importante maison de santé du faubourg Saint-Jacques, se donnait comme Alsacien ayant opté pour la France après l'année terrible.

Son accent, seul, aurait d'ailleurs suffi à révéler l'endroit qu'il indiquait comme étant le lieu de sa naissance.

Aucun des habitués du petit café blanc n'avait le moins du monde songé à prendre le plus minime renseignement sur l'aimable homme toujours prêt à offrir une consommation et à emmener dans la voiture qu'il avait l'habitude de prendre en sortant de l'établissement de la rue Saint-Dominique l'un ou l'autre de ses amis attardé par la passion du jeu.

Souvent l'Alsacien amenait habilement la conversation sur des questions militaires.

— Sommes-nous prêts ? s'exclamait-il en faisant de grands gestes. Avons-nous des canons ? Qu'est-ce que nous attendons pour *leur* tomber dessus ? Depuis plus de quarante ans qu'on nous promet la revanche...

Et le vieux Mathias, pour tous les clients du petit café, passait pour un « revanchard » avéré.

On ne se gênait pas pour parler devant lui ; on causait à cœur ouvert, on échangeait des impressions et aussi des confidences.

Tels de ces petits employés, de ces huissiers de ministère, de ces garçons de bureau réunis autour des guéridons à dessus de marbre, en savaient parfois aussi long, sur certains points, que leurs chefs.

Entre deux parties de manille, ils se racontaient les particularités intéressantes remarquées par eux en recopiant des rapports ou des notes, en portant, d'un bureau à l'autre, un dossier.

Et ils ne se méfiaient nullement... des oreilles ennemies que cet excellent Monsieur Rouffach pourtant tendait avec avidité à leurs discours si intéressants pour lui.

Au moment où la question brûlante de la loi de trois ans agitait si violemment l'opinion publique, il n'était pas d'injures que le soi-disant Alsacien n'adressât à ceux dont le vote, répétait-il constamment, menaçait de livrer la Patrie à l'étranger !

Lorsque les premiers bruits de guerre commencèrent à circuler dans le public, le soi-disant Alsacien se refusa énergiquement à croire à la possibilité d'un tel conflit.

—Vous verrez, s'exclamait le vieux revanchard avec un désespoir admirablement joué, vous verrez que nous ne l'aurons pas!

Et le misérable, qui connaissait parfaitement les projets du Kaiser, profitait de l'attitude qu'il avait intentionnellement adoptée pour extirper à ses bons amis du petit café blanc tous les renseignements qu'il pouvait moissonner.

A vrai dire, la récolte n'était pas très fructueuse.

Telle quelle, cependant, le bureau d'espionnage de Berlin ne la jugeait pas négligeable, puisque les subsides continuaient à tomber régulièrement dans les poches du sous-ordre de Ludwig Wenzel.

Du reste, sans cette manne... impériale, le directeur de la maison de santé du faubourg Saint-Jacques eût été contraint de fermer boutique.

En temps ordinaire, l'établissement n'avait d'important que la façade.

Depuis quelques mois, la maison était complètement vide.

Seule, une domestique, Alsacienne... comme son maître était Alsacien ! y demeurait, prête à accueillir ce dernier lorsque ses « affaires » l'appelaient à Paris, et chargée surtout de recevoir et de distribuer certaine correspondance à de mystérieux destinataires qui avaient sans doute le plus puissant intérêt à tenir secrets leurs véritables noms et domiciles.

En sortant du petit café où il venait de se faire battre honteusement à la manille aux enchères par le garçon de bureau Chaillou et ses deux camarades, Monsieur Rouffach s'achemina pédestrement, bien que la trotte fût longue, vers son domicile du faubourg Saint-Jacques.

Ludwig Wenzel, en le quittant à la porte de la maison mystérieuse de Belfort, ne lui avait donné d'autre consigne que celle d'attendre de nouveaux ordres à l'endroit convenu, c'est-à-dire à la singulière maison de santé.

Mathias, donc, attendait !

Ce soir-là rien encore n'était arrivé de Belfort.

HENRY DE LA VAULX.

(*La suite à demain.*)

(*) Copyright, in the United States of America. Tous droits de reproduction, traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.